**REDACTION**
49 Avenue Howard,
Edmonton
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."
**Abonnement annuel:**
Canada. . . . . . . . . . . . $1.00
Etats-Unis . . . . . . . . . 1.50
Europe . . . . . . . . . . . 10 frs.

# LE COURRIER DE L'OUEST

**TARIF DE LA PUBLICITE**
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées
Boîte postale 98. Tél. 1675
Edmonton
Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 5[illegible] EDMONTON, JEUDI, 26 SEPTEMBRE 1912. FONDE EN 1905.

# BOURASSA DE PLUS EN PLUS COLEREUX

Henri Bourassa ne décolère plus.

Sa rage ne connaît plus de bornes.

Ces jours derniers, le 10 du courant, il a consacré une demi-page de son grand organe, "Le Devoir," à l'épanouissement de sa fureur, en un langage qui, certes, ne sent pas son gentilhomme à une demi-lieue à la ronde.

Eh! sans l'approuver en aucune façon, j'estime qu'il a pourtant juste raison.

Pensons-y bien! Bourassa a voué sa vie, ses heures et ses veilles, son talent et ses études, son corps et son âme, son honneur même, à la destruction de celui de ses compatriotes qui lui porte le plus ombrage.

Puis, au moment où il croyait enfin avoir atteint son but, il aperçoit que tout est à recommencer, et que de recommencer, c'est peine perdue.

Le grand citoyen, qu'il avait rêvé mort et enterré, est plus vivant et plus solide que jamais, plus grand et plus honoré que jamais.

Mettons-nous à sa place, et demandons-nous ce que serait notre dépit, notre désespoir, si nous étions un Bourassa, en constatant que loin d'avoir pu effacer une page glorieuse dans l'histoire du Canada nos efforts n'auraient abouti qu'à l'addition d'une seconde page éminemment propre à faire mieux ressortir la splendeur de la première.

N'être que la tache à côté de l'astre, dans un tableau destiné à sa glorification personnelle, quelle amère déception pour un artiste même aussi modeste que Bourassa!

Le rôle historique de Bourassa est dorénavant fixé dans nos annales. Nos arrière-neveux le citeront comme une édition moderne, revue et augmentée, de l'Athénien Zoïle, d'antique mémoire.

A la gloire de Laurier, pour être complète, il manquait un Bourassa.

C'est en vain que "L'Evénement" de Québec s'évertue à nier l'importance et le succès de l'assemblée politique de Marieville; la sortie furibonde de Bourassa lui donne le démenti. Car, c'est le triomphe de Laurier, à Marieville, qui est seul responsable de cette crise d'hystérie chez le manitou nationaliste. Et lui-même ne s'en cache pas.

Il en prend occasion pour rééditer ses mensonges, ses calomnies, ses invectives, à l'adresse du patriote distingué, auquel il a évidemment juré haine éternelle.

Puis, conscient de l'inanité de ses accusations mensongères devant l'opinion publique maintenant éclairée, notre diffameur national donne le jour à une nouvelle invention de son cru.

Et celle-ci mérite qu'on s'y arrête un peu.

"Il — Laurier — oublie enfin "et surtout l'arrangement secret "qu'il a lui-même signé à Londres et par lequel il permettait "aux autorités impériales de mettre la main sur les vaisseaux canadiens, du moment qu'ils sortaient de leur "zône" — ne fut-"ce que pour faire du charbon ou "prendre de l'eau. — Paroles de "Bourassa."

Or, à sa face même, cet avancé est faux, parce qu'il est absurde.

Pour concevoir une semblable accusation, il faut avoir perdu la tête. Pour y croire, il faut être insensé.

Les éminents personnages qui représentent les "autorités impériales" — comme dit Bourassa — ne sont pas précisément des ignorants ou des fous. Ils le seraient cependant, en acceptant comme valable ce prétendu "arrangement secret," document nul en soi et de nulle valeur. Sir Wilfrid Laurier n'avait aucun pouvoir à cet effet. Le parlement canadien ne lui avait pas conféré cette autorité. En un mot, il n'avait pas procuration.

L'Acte de la Marine, ou la loi navale, ne donne pas davantage au premier ministre du Canada, Laurier ou Borden, le pouvoir de conclure des arrangements secrets ou publics, ayant le sens et la portée que leur attribue Bourassa, pour les besoins de sa mauvaise cause.

Jusques à quand cet agité agitateur aura-t-il seul le privilège de rester honnête tout en dénaturant les faits, les documents et les actions de son prochain?

Si, au lieu d'être un meneur d'hommes, Laurier était, comme Bourassa, un meneur d'ânes, il aurait pu peut-être s'oublier, dans une sotte prétention, jusqu'à signer la convention imaginée par Bourassa.

Ni les libéraux, ni les conservateurs n'ajouteront foi à ce racontar de Bourassa.

Parmi les nationalistes et les castors, — pas tous, — il s'en trouvera toujours un certain nombre de fanatiques, qui persisteront à croire, jusqu'à la mort, tout ce que leur débitera Bourassa, même s'il lui prenait fantaisie d'imputer à Laurier une tentative de meurtre sur la personne de Sa Majesté George V.

Et il ne l'ignore pas, allez!

Il connaît son troupeau.

JUSTINIEN.



Le Duc de Connaught et la Princesse Patricia, pendant leur voyage vers nos contrées, écoutent avec plaisir les meilleurs chanteurs du monde.

# CE FILANDREUX M. MONK

On a reçu des nouvelles de Sorel, P.Q. . . . . . et de M. Monk, qui a passé par là, il n'y a pas bien longtemps.

Sorel est le chef-lieu d'une circonscription électorale, actuellement vacante. Lacune à combler: il y a une élection partielle dans l'air.

Pour préparer le terrain et se rendre, si possible, l'électorat moins défavorable, fallait donc que M. Monk, chef politique, y allât d'un tour de promenade. Mais, sans avoir trop l'air d'y toucher.

Car, si M. Monk est filandreux, les électeurs du comté de Richelieu, eux, sont chatouilleux.

Sur les rives enchanteresses de la rivière Chambly, ce n'est pas comme en certains coins d'Ontario.

Les doucereux apôtres de l'évangile tory, comme MM. Borden et Monk, n'y dégagent pas encore de leur personne cette forte odeur de sainteté, déjà signalée ailleurs, mais jamais ressentie au milieu de braves gens jusqu'ici demeurés sourds à la "voix de Toronto."

Depuis quelque temps surtout, M. Monk avait eu vent d'une situation qui, loin de s'améliorer, va de mal en pis pour lui et son futur candidat, ayant su, de source certaine, que les électeurs de Sorel et de Richelieu se tiennent les oreilles dans le crin, en attendant le plaisir d'une ruade dont on se souviendra.

Mais, était-ce pour M. Monk une raison de s'abstenir? Pas du tout. Noblesse oblige.

Bon gré mal gré, M. Monk a été entraîné à Sorel sous l'égide joyeuse d'un club de Montréal, le prétexte d'une excursion mis de l'avant, comme à un pique-nique alléchant.

Et puis: "Ne craignez rien, M. Monk, les électeurs de la région devant être nos invités et nos hôtes, l'occasion sera bonne pour les bombarder d'un grand discours, en guise de chansons comiques, et on s'amusera bien."

Le tour a été effectivement joué le 2 du courant; tous les articles du programme ont bien passé, moins cependant l'amusement que l'on s'était promis.

* * *

Aux dernières nouvelles reçues "Le Courrier de l'Ouest" ne se trompait pas dernièrement, en disant: "Vraiment, M. Monk eut mieux fait de se taire et de rester chez lui."

Les électeurs, pas si ignorants, ont interprété, comme un défi à leur intelligence, ce discours filandreux, où l'hypocrisie déteint sur un cynisme à peine voilé.

Et ils ont raison, ces braves électeurs! Cela n'est pas difficile à prouver. Quelques lignes, tirées de la harangue, vont suffire ici:

* * *

"Et tout d'abord, dit M. Monk "la question du mariage. Depuis "quelque temps l'on agitait cette "question d'une législation uniforme en matière de mariage; et "comme toutes les agitations de "races et de religions, celle-là menaçait la paix de notre pays. "Avons-nous cherché à éluder la "question, l'avons-nous fuie? Non. "mais nous avons préféré en remettre la solution au plus haut "tribunal de l'Empire, le Conseil "Privé, le seul acceptable par tous.

"Nous aurions pu laisser l'agi- "de nos amis auraient pu se faire "de la popularité en certains milieux, avec cette agitation, mais "nous avons préféré, pour la sécurité publique, chercher le meilleur moyen pour trouver la solution juste et équitable. Je crois "que la décision du Conseil Privé "est la seule vraie et raisonnable." —(Paroles de M. Monk, telles que reproduites dans le "Devoir.")

* * *

Ce passage est un chef-d'oeuvre.

On y trouve un aveu très précieux, à savoir que le gouvernement Borden compte, parmi ses amis torys, des démagogues se faisant une popularité de mauvais aloi, au moyen d'agitations malsaines qui "menacent la paix de notre pays," c'est-à-dire par l'exploitation condamnable des animosités de races et de religions.

En effet, tout le monde sait que nombre des partisans politiques de M. Borden ont mal usé de la religion dans la dernière campagne électorale; on sait que, remplis de mauvaise foi, ils se sont indignement servis de la question des mariages catholiques en province de Québec, affaire qui ne les concerne pas, pour soulever l'ire ignorante de nos frères protestants d'Ontario, afin de les ameuter à la fois contre le gouvernement Laurier et l'Eglise catholique, faisant ainsi d'une pierre deux coups.

On sait qu'à l'aide de cette manoeuvre déloyale et non patriotique, ils ont réussi, dans maints comtés, à faire battre les candidats libéraux, les partisans de l'administration Laurier.

On sait que tout ce mal s'est perpétré avec l'agrément, l'assentiment et la complicité des Borden, Monk, Foster, Pelletier, Bourassa et Compagnie.

* * *

Puis, notre M. Monk, parvenu au comble de ses fins ambitieuses, son fauteuil ministériel bien vissé et taraudé là où ça colle, grâce à une agitation répréhensible qu'il a laissée durer trop longtemps et qu'il n'ose répudier, après tout: "Nous aurions pu la laisser se continuer," s'en vient-il nous dire en sa grandeur d'âme si tardivement généreuse.

Et il a le cynisme d'ajouter, la vue braquée vers le ciel témoin de son innocence: "NOS amis auraient pu se faire de la popularité avec cette agitation." — Hélas!

Les bons auditeurs sorellois, sans se tromper, ont compris que cela voulait dire: "Admirez, messieurs, l'immensité de notre patriotisme; la main sur l'autel de la patrie, nous avons renoncé, pour la frime, à la popularité de NOS amis, le jour où nous eûmes crainte qu'elle se retournât contre nous."

En effet, la popularité des bons amis, orangistes et autres, avait alors rendu tous les services que MM. Borden, Monk, Doherty, Pelletier, Bourassa et Nantel pouvaient en attendre.

De peur de se compromettre davantage aux yeux de l'électorat honnête, il ne leur restait plus qu'à s'en laver les mains, en prenant la tangente.

Et ils l'ont fait à la manière des lâches.

M. Monk, coeur héroïque!

* * *

Eh! mais, cher M. Monk, il n'aurait pas fallu même la laisser commencer, votre agitation.

Votre devoir était de la réprimer dès le début.

A vous et à M. Borden, le devoir, dès l'origine, en 1911, consistait à "mettre un frein à la fureur de vos amis," orangistes et autres, au lieu de les encourager en sous-mains.

Vous le pouviez facilement. Vous n'aviez qu'à protester hautement, à désavouer publiquement.

Vous n'aviez qu'à séparer ouvertement votre cause de celle des démagogues et des agitateurs, au lieu de leur promettre des dragées.

Vous les auriez, du coup, réduits au silence.

Mais, d'après vous, il y avait un intérêt tout personnel à n'en rien faire.

N'est-ce pas? M. Monk, coeur héroïque!

# AU JOUR LE JOUR

## ARMAND LAVERGNE

23 Sept. — Armand Lavergne, ce fougueux nationaliste d'autrefois, ne pense plus qu'à abandonner la Législature de Québec, où il a si piètrement échoué dans ses ambitions de pourfendeur émérite.

On parle du Dr Paquet, député actuel de Montmagny aux Communes, comme devant être prochainement nommé au poste de sous-ministre du Revenu de l'Intérieur, à Ottawa.

Cela fait que le comté de Montmagny sera ouvert pour une nouvelle élection. Armand Lavergne attend ce jour avec impatience, afin d'offrir sa candidature aux électeurs de Montmagny, après avoir renoncé à son siège dans la Législature de Québec.

Armand sera candidat nationaliste, et une fois élu, s'il est élu, il sera député conservateur, à l'instar de tant d'autres qui l'ont devancé dans cette course à l'arrivisme.

* * *

## SIR WILFRID LAURIER DENONCE

Calgary, 23—Le "Calgary News Telegram," journal tory-conservateur, signale à ses lecteurs l'attitude de Sir Wilfrid vis-à-vis de l'Angleterre, de l'Empire, suivant l'expression qu'on a mise en vogue.

Laurier ne serait pas assez impérialiste, pas assez pro-british. L'organe de Calgary le représente comme un rusé compère, dont la politique cauteleuse et minarde consisterait à mettre le Canada en état de défense seulement qu'en apparence, et dans l'impossibilité de venir en aide à l'Angleterre, en cas de guerre, en cas de besoin.

Cette petite sortie du confrère s'est faite à l'occasion de certaines paroles de Sir Wilfrid, à Cobalt, disant que si jamais l'Angleterre est en danger, lui, Sir Wilfrid, un Canadien-français, sera le premier à faire appel à ses compatriotes pour les engager à assister la mère-patrie de tout leur pouvoir.

Belle affaire! quel pouvoir aura le Canada si pour se préparer à la guerre, on attend l'heure du danger, c'est-à-dire trop tard — se demande le "News Telegram"?

Et il termine par cette question: Est-ce que Sir Wilfrid pense qu'une flotille de vapeurs canadiens armés seraient d'utilité dans une guerre en pleine mer?

* * *

Bourassa, par contre, prétend que les navires de guerre canadiens ne sont bons seulement que pour la course en mer, et nullement pour la défense des côtes et des ports du Canada. — (Voir "Le Devoir," 10 sept.)

Il y a contradiction flagrante.

Mais telle contradiction est volontaire des deux côtés. Car, il ne faut plus se le cacher: il y a une entente secrète entre les torys et les nationalistes. Les deux partis, qui n'en font qu'un au fond, combattent Sir Wilfrid et la politique libérale, au moyen d'armes différentes, suivant le milieu anglais ou français, catholique ou protestant, où chacun opère.

Sir Wilfrid serait tout ensemble trop anglais et pas assez canadien, trop canadien et pas assez anglais, trop impérialiste, pas assez impérialiste, pas assez catholique, trop catholique, etc.

Chaque côté opposé le condamne et l'excommunie à tour de rôle.

Bien que paraissant divergeants, devant le gros public, tous les efforts convergent vers un même but: détruire le prestige du chef libéral, au profit des torys et des jingoes impérialistes.

Conservateurs et nationalistes travaillent à l'unisson. Les frais de la comédie sont encourus par les trusts et les gros intérêts privilégiés.

En attendant, les navires canadiens sont excellents pour la haute mer, les navires canadiens ne valent rien pour la haute mer.

Tout cela se paye à tant la ligne et cela fait vivre les comédiens de la politique.

## LIESSE ET BOMBANCE

Montréal, 23 — Gros banquet politique, samedi dernier, le 21 auquel participaient les gros bonnets du parti tory-conservateur en compagnie de leurs souteneurs et amis les barons de la finance les princes de l'industrie protégée, les seigneurs du privilège les magnats de chemins de fer les agents de l'organisation impérialiste.

Le peuple n'y était pas représenté.

Ils étaient en liesse, tous ces torys et conservateurs cossus et dodus, faisant bombance, à l'effet de célébrer l'anniversaire de leur surprise électorale de 1911.

Etait-ce histoire d'en perpétuer le souvenir? — Pas précisément.

Ces messieurs s'imaginent qu'au milieu de leurs libations, à force de la passer à la lessive au champagne, ils parviendront à blanchir la mémoire d'un triomphe qui ne les rehausse pas dans l'estime publique.

Mille et mille fois Sir Wilfrid a-t-il raison de dire et redire, la tête haute: "NOUS SOMMES PLUS FIERS DE NOTRE DEFAITE QUE NOS ADVERSAIRES DE LEUR VICTOIRE."

# A TRAVERS LES JOURNAUX

"Le Patriote".

## A QUEL TITRE?

Les journaux annoncent de nouveau que M. Haultain serait prochainement nommé juge en chef pour la Saskatchewan en remplacement du juge Wetmore, qui occupait cette position depuis 1905, et qui vient de donner sa démission.

Les catholiques de la Saskatchewan, conservateurs comme libéraux, se demanderont à bon droit quel titre peut bien posséder M. Haultain pour recueillir cette succession.

Qui donc pourrait oublier en effet que ce triste sire, qui a conduit son parti à la déroute aux dernières élections, fut aussi le premier spoliateur des droits scolaires catholiques dans l'Ouest.

Est-ce pour ce mérite que M. Haultain serait nommé juge? Les catholiques ressentiront vivement l'insulte gratuite qui leur serait faite par cette nomination.

* * *

## TOUJOURS L'INJUSTICE MANITOBAINE

Nous citions l'autre jour les énergiques paroles du R. P. Portelance, de Winnipeg, sur l'injustice dont les catholiques manitobains continuent à souffrir.

Le R. P. Caron, supérieur des Rédemptoristes à Brandon, dénonce aussi cette injustice en termes non moins vigoureux. Dans la seule ville de Brandon les catholiques ne paient pas moins de $8,000 de taxes annuelles pour les écoles publiques auxquelles ils ne peuvent pas envoyer leurs enfants. "Nous, catholiques, dit-il, il faut que nous arrivions à comprendre qu'il ne sera pas tenu compte de la couleur du gouvernement tant que l'on n'aura pas donné à notre question scolaire une solution juste et équitable." Que le redressement des griefs vienne des libéraux ou des conservateurs peu importe! mais que les catholiques s'unissent et donnent à cette question scolaire leur sérieuse considération.

M. Laurier s'est vanté encore une fois à Marieville "d'avoir toujours tenu le juste milieu." Un juste milieu!... en dehors de la justice. On a fait savoir aux libéraux que cela ne pourrait pas durer toujours: les conservateurs comprendront-ils aussi la leçon? —"Le Patriote."

"Le Journal de Waterloo, 12 sept.

## LE JUGE MONET ET SON ZELE

M. le juge Monet avait convoqué pour samedi soir dernier, à St-Jean, une grande assemblée afin de présenter, disait-il, sous son vrai jour, la fameuse question du Collège de Monnoir.

Comme tout le monde le sait, cette affaire est pour ainsi dire, classée: les prêtres ont fait leur soumission "pleine et entière," mais M. le juge Monet cherchait une occasion de déblatérer contre l'autorité religieuse établie et il l'a fait naître en convoquant cette assemblée publique où, pendant plus d'une heure et demie, il a lancé l'injure à notre digne évêque Mgr Bernard, et au dévoué archevêque de Montréal, Mgr Bruchési.

Plaignons ce pauvre juge Monet, il en a beaucoup besoin si, comme dit le vieux dicton: "La bouche parle toujours de l'abondance du coeur."

En pensant à lui les prêtres de Monnoir doivent s'écrier aujourd'hui: "De nos amis, délivrez-nous, Seigneur!"

En parlant de cette assemblée scandaleuse, "La Presse" de Montréal, dit entre autres choses: "Si l'on en retranche les injures et les grossièretés, il ne reste presque rien du pitoyable discours du juge Monet. En ce qui concerne l'affaire de Monnoir lui-même, le fielleux orateur n'a rien apporté de nouveau. Il a tout simplement servi son discours du 10 juillet, à une sauce plus piquante."

M. le juge Monet n'a en somme dit qu'une chose intéressante et qui vaille la peine de retenir. Il nous a fait savoir que son but était d'élever la mentalité des laïques dans leurs rapports avec le clergé. Après cet aveu nous savons enfin à quoi nous en tenir. La cause des prêtres de Monnoir est d'intérêt secondaire. Ce qui importe encore plus à M. Monet, c'est que le clergé soit abaissé. Que ne le disait-il plus tôt?

Mais en entreprenant de mettre l'Eglise à la raison, c'est-à-dire à sa mode, M. le juge a entrepris une tâche bien lourde pour ses petites épaules. L'Eglise est une enclume qui a résisté à bien d'autres marteaux, même depuis Théodore de Bèse.

Elle a résisté entre autres à un certain Voltaire, qui n'était sans doute pas juge de la Cour Supérieure de la Province de Québec, mais qui pour le moins avait autant d'esprit."

"La Presse":

## SIR WILFRID ET LA LOI NAVALE

Le 7 septembre, à Marieville, Sir Wilfrid Laurier avait naturellement entretenu de la question de la marine les quelques milliers d'auditeurs qui étaient accourus pour l'entendre. Il l'avait fait avec sa rectitude coutumière, déclarant que la défaite du 21 septembre n'avait rien changé à ses convictions anciennes.

Commentant ce premier discours, le lendemain, dans son journal, le grand prêtre du nationalisme y a trouvé prétexte à ses calembredaines ordinaires. Dans les paroles mêmes où l'ancien premier ministre réaffirmait sa politique navale, le plus clairement qu'il était possible pour tous les esprits normalement faits, ou simplement de bonne foi, il a feint de découvrir un changement d'attitude.

"M. Laurier, dit-il, prétend rattacher sa politique navale au principe de la défense des côtes du Canada, mais il oublie l'arrangement secret qu'il a lui-même signé à Londres et par lequel il permettait aux autorités impériales de mettre la main sur les vaisseaux canadiens, du moment qu'ils sortaient de leur zône, — ne fût-ce que pour faire du charbon ou prendre de l'eau."

Nous avons là un exemple typique de l'audace d'affirmation du Maître. Lorsque les faits actuels ne suffisent pas à étayer ses arguments, il en invente, il en crée. Ah! Sir Wilfrid Laurier prétend que nos vaisseaux nous appartiennent. Moi, je vous dis qu'il les a livrés à l'Angleterre par un arrangement secret. Voilà un procédé d'argumentation vraiment trop facile.

Le premier venu peut aussi bien dire que M. Bourassa, à la veille des élections générales de 1911, a fait avec M. Borden un arrangement secret, par lequel il lui promettait son concours en retour d'un portefeuille, et l'affirmation sera aussi sérieuse.

Samedi dernier, à Saint-Clet, devant une assemblée encore plus nombreuse que celle de Marieville, Sir Wilfrid Laurier a catégoriquement démenti ce qu'il appelle, d'un euphémisme trop courtois, les "assertions hasardées" de M. Bourassa. Prenant énergiquement au collet cet Achille à la tête légère qui fonce sur tout à tort et,

Suite a la page 4

Et les foules applaudissent à ce sentiment que le peuple ressent au fond du coeur.

## PASSION ET TRAHISON

Montréal, 24 — "Le Canada" disait, vendredi dernier: "Oh! non, moralement et même matériellement, les libéraux ne changeraient pas la glorieuse défaite du 21 septembre pour la victoire tory-nationaliste, fruit de la passion et des préjugés, résultat de la trahison, de l'hypocrisie, de la haine."

* * *

## PASSIONS ET PREJUGES

Extrait du discours de l'hon. M. Lemieux à Saint-Clet:

"Aussi, le 21 septembre dernier, ce sont les préjugés et non les arguments qui ont triomphé.

"Les préjugés ont varié suivant les frontières des provinces.

Dans Québec, c'est la loi navale, c'est la question des Ecoles, que l'on a invoquées contre Laurier, "ce traître vendu à l'Angleterre," ce "renégat qui foulait aux pieds la religion de ses pères et la langue de sa mère!"

"Vous reconnaissez là l'imagination dévergondée et la haine de M. Bourassa....."

"Dans l'Ontario et les provinces anglaises, la Réciprocité, c'était l'annexion. Vous êtes-vous jamais demandé, Messieurs, combien il y avait d'annexionnistes au Canada? . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

"Ce cri de l'annexion est tellement absurde que j'hésite à croire qu'il ait sérieusement ébranlé le bon sens anglo-saxon.

"Messieurs, le plus perfide, le plus insidieux, le plus puissant des préjugés, c'est le préjugé religieux. J'ai lu quelques-uns des pamphlets d'élection distribués un peu partout dans le pays. La présence de Sir Wilfrid au Congrès Eucharistique y est odieusement exploitée. Le premier ministre du Canada avait parlé à Notre-Dame; c'était une félonie!

"Et le décret NE TEMERE, qui date du Concile de Trente, on lui en attribuait presque la paternité!

"Et pendant que M. Bourassa, dans ses crises de haine, hurlait ses invectives contre la MARINE DE GUERRE dans la province de Québec, ailleurs la marine Laurier était dénoncée comme marine séparatiste."

Le Courrier de l'Ouest
49 Avenue Howard. Tél. 1675
EDMONTON ALTA.
JOURNAL HEBDOMADAIRE



## FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

# GRAINE-DE-MOUTARDE

Au temps du roi Dagobert, les Slaves venaient faire de fréquentes incursions sur le domaine royal, et parfois leurs expéditions poussaient des pointes jusqu'aux portes de Clichy, où résidait le vieux souverain.

Il y avait alors, dans l'armée des Slaves, un grand diable de géant, haut de huit pieds, tellement fort qu'il arrêtait d'une main un char de guerre lancé au galop de deux chevaux. Ses épaisses moustaches tombantes, semblables aux deux ailes fauves d'un oiseau de proie, lui donnaient un air si féroce, qu'il passait pour se nourrir de chair humaine; mais le fait n'a pu être contrôlé par les chroniqueurs.

Tous les matins, ce géant, nommé Drakapatazaf, venait au pied des remparts de Clichy insulter les Francs et, en signe de défi, frapper trois fois de sa masse d'armes la herse du pont-levis.

Aucun des chevaliers de Dagobert n'osait aller se mesurer avec un pareil adversaire. Aussi, le sage Eloi, le premier ministre, n'écoutant que sa prudence d'homme d'Etat, disait au roi:

—"Sire, puisque parmi vos leudes, pas un seul ne veut aller relever le gant et châtier ce mécréant, placez en embuscade une petite troupe de vingt hommes, qui le cerneront, le prendront et vous l'amèneront mort ou vif, pour le pendre aux remparts de votre château-fort."

Mais le bon Roi, qui avait des sentiments plus chevaleresques, objectait:

—"Vois-tu, mon ami Eloi, que dirait-on du Roi de France et de la noblesse de Neustrie? Homme contre homme! Un seul chevalier doit descendre dans l'arène pour faire mordre la poussière à ce géant ou périr de noble mort. Et si aucun de ces jeunes seigneurs n'ose affronter le combat, je ceindrai mon baudrier et j'irai en personne, tout vieux que je suis!"

Et, se grisant de ses propres paroles, le bon Roi s'animait tellement, qu'il devint tout en sueur et eut une quinte de toux, au point que la Reine dut, avec l'aide du fidèle Eloi, lui changer de flanelle et lui faire absorber un grand bol de tisane de tilleul pour calmer ses esprits. Cela confirma Eloi dans cette pensée que le Roi n'était pas de force à combattre le géant Drakapatazaf.

Il fit donc publier, par tout le royaume, à son de trompe, par des hérauts, que le Roi donnerait la couronne de marquis et un riche fief à quiconque, serf ou manant, viendrait à bout du géant.

Cet édit parvint jusqu'aux oreilles du nain Graine-de-Moutarde, un petit bonhomme pas plus haut qu'un écureuil, toujours vêtu de jaune, laid à faire peur, avec des oreilles droites et pointues et une longue barbe couleur de filasse, qui l'eût fait ressembler à un capucin, si, à cette époque, il y avait eu des capucins.

Graine-de-Moutarde était, en revanche, aussi adroit de ses mains qu'il était petit et disgracieux: il savait courber des arcs qui lançaient de gröses épines dont il transperçait les frelons en plein vol; il fabriquait avec des branches de lilas, des sifflets dont les sons harmonieux attiraient tous les oiseaux de la forêt; il pétrissait, avec du miel, des pétales de roses et des étamines de violettes, des gâteaux dont raffolaient toutes les fées de la forêt de Brocéliande; car il y avait encore en Armorique, à cette époque, quelques fées, moins nombreuses toutefois qu'au temps des Druides, parce qu'elles émigraient on ne sait où, au fur et à mesure que le duc Judicael faisait défricher ses bois et ses landes.

Parmi les fées restées fidèles aux campagnes celtiques, la petite princesse Bourachette, une mignonne créature d'un pied de haut, avait une affection toute particulière pour son cousin Graine-de-Moutarde, descendant comme elle du gnome Kolifar, qui gardait les immenses trésors du Roi d'Ys avant la catastrophe.

Lorsque Grande-de-Moutarde, en allant puiser de l'eau à la fontaine de Baranton, entendit l'appel du roi Dagobert, pris du vertige de la gloire, il abandonna ses calebasses, courut embrasser sa cousine la fée et voulut partir sur le champ. Moins exaltée et plus avisée, Bourachette lui fit comprendre qu'il n'était pas prêt, qu'il lui fallait des armes, un équipement, une monture, des vivres, avant de se mettre en route, et que la soirée et la nuit n'étaient pas de trop pour préparer tout cela.

Bourachette, qui était la surintendante de toutes les bêtes de la forêt de Brocéliande, alla chercher une carapace de tortue, dans laquelle Graine-de-Moutarde se tailla un bouclier; elle creusa une pomme de pin dont elle lui fit un casque que, par une coquetterie bien féminine, elle orna d'un gros chardon; elle lui tressa un carquois de jonc qu'elle emplit de dards de hérisson. Les araignées filèrent toute la soirée des écheveaux de leur plus belle soie, que la fée Safranette, une voisine, teignit en jaune, la couleur préférée de Graine-de-Moutarde, et dont Bourachette lui tricota un pourpoint. Enfin, notre petite fée lui amena, en guise de destrier, une pie toute harnachée, et que suivaient quatre pigeons ramiers attelés à une sorte de palanquin chargé de provisions pour le voyage: confitures de muguet, conserves de langues de lapereaux, caissettes de cervelles d'ortolans, frangipanes de noisette et timbales de gelée de faines.

Les adieux à la cousine ne se firent pas sans pleurs, Graine-de-Moutarde prit à témoin le croissant de la Lune qu'il reviendrait vainqueur et qu'à son retour, il offrirait à Bourachette la couronne de marquise.

* * *

Quand il vit arriver notre petit Nain, l'unique champion à opposer à Drakapatazaf, le sage Eloi entra dans une telle colère qu'en habillant le Roi, il présenta au monarque sa culotte retournée à l'envers; mais le bon Dagobert rit de grand coeur de la bévue de son premier ministre; il accueillit avec une joie émue le brave petit guerrier et lui donna son anneau à baiser.

Le lendemain matin, quand, à l'heure habituelle, le géant Drakapatazaf vint, plus insolent que jamais, narguer le roi des Francs, une pie portant, sur le dos, un petit chevalier tout de jaune habillé, s'envola du Donjon et vint tournoyer autour du mécréant. Le petit paladin tira d'une coquille de ... habilement travaillée un son strident qui semblait à la fois un sifflement provocateur et un péan guerrier: Graine-de-Moutarde allait combattre le géant.

Les Francs, attirés par l'étrangeté du spectacle, s'étaient massés sur les remparts et, dans la plaine, l'armée des Slaves se rapprocha et se rangea en demi-cercle, pour mieux suivre ce duel singulier que personne ne prenait au sérieux.

Drakapatazaf leva la tête, et, voyant le champion que les Francs lui opposaient, fut pris d'un rire si bruyant que le roi Dagobert se prit à regretter d'avoir permis une lutte si disproportionnée.

Graine-de-Moutarde était un cavalier habile, et la pie une monture aussi docile que rapide. Le Nain prit son arc et décocha une flèche qui vint se ficher au beau milieu du nez du géant. Du revers de sa main gauche, celui-ci voulut arracher le projectile; mais le dard, dont la pointe était barbelée, tenait bon et s'enfonçait plus avant dans la chair à mesure qu'il y touchait.

Drakapatazaf fit tournoyer sa masse d'armes comme l'aile d'un moulin. La pie, volant de côté, esquiva le coup, et Graine-de-Moutarde piqua un nouveau dard dans l'oreille droite du géant, puis un troisième dans son oreille gauche.

On commença, du côté des Francs comme du côté des Slaves à prendre l'affaire au sérieux. Le géant, jetant sa masse d'armes tira une fronde de sa ceinture et fit siffler une pierre de la grosseur du poing. Loiseau détourna son vol; la pierre manqua son but, mais les fléchettes, en piquants de hérisson, ne manquèrent pas le leur et, en un clin d'oeil, les joues du Slaves ressemblèrent à des pelotes garnies d'épingles. Le sang ruisselait sur son visage, sa bouche écumait de rage. Il tira son épée et frappa d'estoc et de taille.

Un cri d'angoisse retentit sur les remparts: l'oiseau tombait à pic; on le crut blessé. Ce n'était qu'une manoeuvre savante. Sur les pieds nus du géant, les dards tombèrent comme des grêlons. Affolé, Drakapatazaf reprit sa massue et tenta d'écraser la pie qui voltigeait au ras du sol, en égrenant d'un air gouailleur ses couah! couah!

Puis ce furent les épaules et les bras, ces bras noueux et gros comme les branches d'un chêne, qui se couvrirent de fines gouttelettes de sang. Le géant avait des soubresauts de rage: la douleur tordait son buste, secouait ses épaules et toujours les dards se suivaient, sûrs, drus, implacables.

Cependant la pie semblait fatiguée d'évoluer ainsi sans trêve; son vol se ralentissait, et les Francs commençaient à craindre qu'elle n'eût bientôt plus assez de vigueur pour éviter les coups; en effet, le géant avait repris son épée, dont il décrivait des cercles si rapides qu'il ressemblait à la tige d'une grande fleur d'acier. La pie tournait lentement hors de la portée de l'épée.

Drakapatazaf semblait démoralisé de cette lutte exaspérante.

Graine-de-Moutarde se rapprocha du rempart, fit à la reine Ragnetrude un salut galant et respectueux et retourna au combat. Immobile, face à face avec son ennemi, il darda sur la poitrine nue du géant de nouvelles flèches, autour de chacune desquelles perla une goutte de sang. On vit alors se dessiner sur la blancheur de son corps un R sanglant, monogramme de la reine Ragnetrude. Les Francs appaudirent à cette intention courtoise.

Drakapatazaf, haletant, allait, s'arrêtait, courait, frappant l'air de son épée, et toujours l'alerte oiseau évitait les coups.

Prenant son temps, Graine-de-Moutarde visa l'un après l'autre les deux yeux du géant. Un hurlement de douleur fit comprendre aux spectateurs qu'il était maintenant aveugle. Il tomba à la renverse, se roulant comme un lion blessé. Alors Graine-de-Moutarde descendit de sa monture, salua le Roi et, grimpant sur le corps du géant, de son dernier dard, il lui perça le coeur.

Les Slaves, découragés par la défaite de leur champion, s'éloignèrent en désordre, pendant que les Francs se portaient au-devant du nain vainqueur, qui fit son entrée dans Paris sur les genoux mêmes de la Reine. La pie suivait, perchée sur le poing d'un fauconnier, comme un noble oiseau.

* * *

Graine-de-Moutarde devint l'idole de la cour. Il fut créé Marquis de Sinapi, et Eloi lui fit donner la charge de Grand Moutardier du Roi, charge unique au monde, car à cette époque le Pape Honorius n'avait encore qu'un simple marmiton pour présenter ses épices.

Dans un si haut rang, Graine-de-Moutarde oublia sa cousine, la fée Bourachette. Puis, l'ambition grandit en son coeur; il se lassa bientôt de son office qui, disait-il, lui faisait voir la vie en jaune, et il brigua la charge de Grand Poivrier de Sa Majesté. Dagobert céda, congédia son vieux Poivrier, sous prétexte que ses cheveux grisonnants pouvaient tomber dans la poivrière sans qu'on s'en aperçut et le remplaça par notre petit nain, le Marquis de Sinapi. Celui-ci troqua son pourpoint jaune contre un justaucorps mi-partie gris cendre et mi-partie blanc, car cet insatiable petit ambitieux avait encore trouvé le moyen de se faire nommer Grand Salier de la Reine. Dans cette double charge, il étendait sa juridiction sur les deux compartiments du porte-condiments de Leurs Majestés, et ce cumulard touchait ainsi double traitement.

Mais, peu habitué aux fortes senteurs du poivre, il commit l'inconvenance d'éternuer sur la robe de la Reine et sur l'hermine du Roi. Le sévère Eloi, très à cheval sur l'étiquette, le fit disgracier, d'autant plus que, pour comble d'infortune, sa pie, devenue vicieuse dans l'oisiveté de la cour, n'avait-elle pas dérobé le sceau du royaume?

Deux ans, jour pour jour, après leur séparation, Bourachette vit revenir, l'oreille basse et la barbe blanchie, son cousin Graine-de-Moutard, traînant par la bride sa pie marquée au fer rouge du signe infâmant des voleurs. En bonne petite fée qu'elle était, Bourachette pardonna l'oubli de son fiancé, et se consola de n'être pas marquise en soignant de son mieux le pauvre nain malade de chagrin.

Mais Graine-de-Moutarde avait pris à la cour des habitudes de luxe et de paresse. Il ne voulut plus travailler: ramer les pois chiches, ébourgeonner les vignes, arroser les résédas, toutes ces occupations qui, autrefois, le rendaient heureux, il les eut en horreur. La vie champêtre lui sembla triste et indigne de lui: il se fit bandit et ne songea plus qu'à aller dérober des trésors que gardaient, dans les cavernes, les gnomes ses frères. Il débaucha les Korrigans, qui étaient autrefois des petits génies honnêtes et serviable aux pauvres gens, sont devenus des êtres malfaisants et dangereux, qu'il ne fait pas bon rencontrer la nuit dans la solitude des landes bretonnes.

Enfin, un beau jour, le vainqueur du géant Drakapatazaf, plus ivre que de coutume, se fit prendre dans un piège à blaireau, et finit ainsi misérablement une vie si bien commencée.

Avant de quitter ces lieux qu'elle avait arrosés de tant de pleurs, la gentille Bourachette érigea un petit dolmen sur la dépouille de son vilain cousin et, pour que sa triste fin servît de leçon aux hommes, elle traça sur la pierre ces mots que La Fontaine retrouva mille ans plus tard:

Entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent
les plus petits:
Parfois aux grands périls tel a pu
se soustraire,
Qui périt à la moindre affaire.



# LE DERNIER JOUR

C'était la veille du premier de l'an, aux dernières heures du siècle écoulé. J'étais entré pour acheter des timbres. Au fond du bureau de tabac, luisait un comptoir de zinc toujours humide, parce que le patron, dès que le client avait bu, passait l'éponge en soulevant le verre, même si le client avait bu sans laisser se perdre une goutte, même s'il disait: "C'est pas la peine, il n'y a pas rien de tombé." Ils protestaient, mais ils aimaient cette affectation de propreté. Et ils allaient nombreux, chez le débitant, prendre le verre du matin ou du soir, en regardant la matronne, très propre aussi, toujours frisottée, toujours vêtue d'un corsage léger, à petits pois et à plis, sourire dignement derrière le comptoir voisin, tendre des paquets de cigarettes ou déchirer des feuilles de timbres, suivant le pointillé, au bout de ses machines de lustrine.

Ce soir-là ils étaient quatre qui buvaient, debout. Trois descendaient des échafaudages. Ils portaient de longues blouses blanches et le plancher était poudré de blanc autour d'eux. Ils avaient l'air de gens qui pensent, d'habitude, à la difficulté de la profession du ravaleur, au chaud, au froid, à la paye du samedi, et, quand vient la nuit, au retour qui approche. En ce moment, ils songeaient à la saveur du vin nouveau qu'ils humaient à petits coups, et leurs traits lourds, creusés de rides, s'épanouissaient. Le quatrième était vêtu bourgeoisement; il avait des mains pâles, couvertes de poils et de veines bleues, le visage large en haut, tout de suite aminci après les pommettes, aigu dans le carré de la barbe, et qu'une sorte de fièvre intérieure, l'obsession de l'injustice réelle et de l'injustice imaginaire, un état ordinaire d'exaspération et d'éloquence avaient pâli comme les mains. Tandis que les autres considéraient leur verre, où le liquide rouge oscillait, lui, il regardait vaguement le coin de l'appartement où le plafond coupant les deux murs, faisait comme une pointe de flèche. Ses yeux que soulignait une ombre forte, brillaient de l'éclat diffus qui n'est pas celui de la pensée, mais de l'agitation. Et la patronne l'observait avec une nuance de mépris, d'abord parce qu'elle croyait reconnaître là un certain air de grève qu'elle n'aimait pas, et, en second lieu, parce qu'il n'était pas, comme les trois autres, un habitué. Son antipathie s'exprimait seulement par un mouvement du menton qui s'était relevé, des lèvres qui s'étaient abaissées. La patronne avait la prudence du fonctionnaire, qui n'exprime que des demi-pensées et des quarts de répulsion.

Un des ravaleurs, le plus gros, dit alors, en secouant la tête et continuant une conversation engagée à voix basse dans le groupe, au fond du débit.

—Oui, j'ai des étourdissements. Quand çà me prend, je n'ai plus d'yeux, je n'ai plus d'oreilles, je n'ai plus de langue; je n'ai plus rien.

Le second demanda, avec intérêt:

—Et le médecin, ce qu'il dit?

—Qu'il faudrait ne plus boire.

—Alors quoi, ne pas vivre?

—C'est ce qui me tourne les sangs; mettre trois francs dans la main d'un médecin pour qu'il vous dise de ne pas boire. Ils sont tous les mêmes! Allons, Jean Moil, mon camarade, buvons toujours ce qui est versé. A la santé!...

Le gros homme hésita, ne sachant quelle santé il porterait. Puis, au hasard, retrouvant dans sa cervelle engourdie des mots tant de fois lus dans les journaux des jours précédents, il eut un rire enroué, et dit:

—A la santé du siècle qui finit!

Trois verres se heurtèrent. L'ouvrier en jaquette ramena le sien contre sa poitrine, et sortit, en frémissant, de son rêve.

—Pas moi, dit-il avec irritation. Je ne le regrette pas! Je ne comprends pas que des ouvriers le regrettent! Laissez-le donc crever sans vous occuper de lui, comme un bourgeois qu'il est!

Ceux pour qui il parlait l'écoutaient en buvant, et cette attention diminuait leur plaisir. Leurs bonnes figures ridées, poudrées

Suite a la Page 3

# Coin Feminin

## CHRONIQUE

### L'AUTOMNE

De tous les points de l'univers nous arrivent dequis quelques semaines, ar la voie des journaux. la plainte des

Sanglots longs
Des violons
De l'automne.

Et ces accords nostalgiques ont la tristesse de lentes agonies où l'âme des temps, des êtres et des choses se traine en un essoufflement cruel jusqu'à l'ombre dernière de la mort. Car il faut bien, n'est-ce pas, en vertu de toutes les traditions littéraires, que l'automne soit aux tristesses de l'hiver comme un prélude assombri et qui, le long des jours faux, s'obscurcit insensiblement et s'aggrave. La chute des feuilles, les bois décharnés, les premiers verglas des matins frileux, et le spectre du froid noir dont la dent cruelle s'essaie à mordre, toutes ces détresses comprimées et douloureuses ont fourni à nombre de chroniqueurs une matière abondante et uniforme.

Eh bien, n'en déplaise aux traditions, je ne me joindrais pas d'une voix sincère à ce choeur désenchanté. En ce pays au climat extrême, l'automne revêt toute la douceur d'un crépuscule attardé. Il verse à nos coeurs la délicatesse de ses teintes fondues et il n'est pas jusqu'à l'à peu près de ses flottantes brumes qui ne vienne imprégner nos âmes de repos et d'oubli. Il y a plus et mieux en notre canadien automne qu'une simple transition décolorée et affadie. A vrai dire l'automne ici est moins une transition qu'une synthèse, la synthèse harmonieuse et calme en quoi s'unissent tous les efforts de la nature vers la fécondité et la beauté, avant le silence immense et glacé des hivers. Il semble que le ciel se décide avec peine à emmurer le colon isolé en prairie dans le tombeau lourd des neiges; hier à peine, n'était-il pas brôlé sans mansuétude par cette implacable fournaise qu'exige la maturité de hâtives moissons? *Et pour ce qui* est du printemps, n'est-ce pas en lui seul que se groupent tous les caractères d'une vraie *transition*? Le printemps est un visiteur inopportun, qui vient les pieds boueux ruisselant de dégel sous le manteau lourd qu'il n'ose abandonner. Les yeux *sourient à peine dans* l'effroi de l'été trop proche qui les brûlera sans pitié. Il n'y a pas de place pour lui, le champ où s'engourdit l'espoir des moissons prochaines, et le laboureur le reçoit *sans grâce, dans son impatience* à voir le sol se sécher pour les travaux.

Avec l'automne, rien ne subsiste d'une telle hâte. Les promesses de mai se sont résolues en flots onduleux d'épis d'or; déjà l'horizon se peuple de meules et de place en place, monte le grondement des machines. Bientôt le bref travail des battages aura converti en prospérité tangible. l'effort des six derniers mois. L'heure est venue des grands repos. des après-midis tièdes encore, des glorieux crépuscules, des émerveillements sans fin parmi l'embrasement polychrome des futaies. Qui parle *de mort, qui oserait une mélancolie* déplacée en suivant des yeux le vol des feuilles? Meurent-ils, ces arbres dont la destinée et la sagesse est de se dépouiller d'une parure désormais inutile pour offrir le moins possible d'eux-mêmes aux offenses des neiges et des frimas? Rien ne meurt véritablement en automne et c'est à peine si des êtres et des choss tout se recueille et se replie tandis que sous les cieux indulgents se prolongent la Douceur et la Beauté.

MAGALI.

### LA PRODUCTION LAITIERE ET LES MACHINES A TRAIRE

On a cherché, par des expériences, à déterminer exactement quelle économie il était possible de réaliser par l'emploi des appareils à traire et quel était le prix de revient de la traite.

De ces expériences il résulte qu'un vacher, habitué, peut traire en six minutes une vache donnant 14 litres de lait par jour, soit dix-huit à vingt bêtes en deux heures, temps que l'opération ne peut raisonnablement dépasser. Les machines à succion opèrent en 8 minutes à 8' 30", et les machines à pression en 12' environ.

Cette lenteur n'est pas, à proprement parler, un inconvénient, le lait étant, en grande partie, produit pendant la traite, sous l'influence de l'excitation glandulaire due au massage du pis et chacun sait que la capacité de celui-ci est bien inférieure au volume de lait obtenu à chaque mulsion. Les machines à succion peuvent traire deux vaches à la fois; les machines à pression sont forcément simples, mais un seul vacher peut en surveiller un plus grand nombre.

Un seul homme peut conduire deux appareils à succion doubles, égoutter les quatre vaches pendant le fonctionnement sur quatre nouvelles bêtes, et arriver en pratique, à traire trente vaches en deux heures. Il peut conduire aisément quatre machines à pression et traire également trente-six laitières en deux heures.

Il y a une économie de 50 pour cent de main d'oeuvre à pratiquer la traite mécanique et l'avantage apparaît comme considérable, si l'on remarque que le travail manuel restant nécessaire est beaucoup plus facile à exécuter, moins pénible, plus agréable et peut être confié à des personnes n'ayant pas forcément une grande habitude de la mulsion et, en cas de nécessité, à un employé quelconque.

Quant au prix de revient des produits obtenus avec ces instruments perfectionnés, il n'est malheureusement pas sensiblement différent de celui du lait obtenu par les procédés habituels. C'est que l'économie de main-d'oeuvre est largement compensée par l'amortissement et l'entretien du matériel coûteux qu'il faut mettre en oeuvre; c'est-à-dire par l'organisation mécanique, si je puis m'exprimer ainsi, de l'exploitation des vaches laitières. Ces intéressantes machines ne peuvent encore convenir qu'aux grandes vacheries. Espérons, cependant, que l'usage de l'électricité, qui tend à se répandre de plus en plus dans les campagnes et une meilleure construction de ces appareils, les rendront plus pratiques dans un avenir prochain.

### EXACTEMENT LA BONNE RECETTE

Le client.—Mon bon monsieur avez-vous des citrons?

Le commis.—Oui, monsieur.

Le client.—Et du sucre et une mince tranche d'orange?

Le commis.—Oui, monsieur.

Le client.—Et beaucoup d'eau-de-vie?

Le commis.—Oui, monsieur.

Le client.—Eh bien! alors prépare-moi une liqueur de tempérance.

### VOULANT S'INSTRUIRE

Madame.—Mais n'as-tu pas signé ce billet de tempérance, l'autre jour?

Monsieur.—Oui.

Madame—N'est-ce pas du whiskey que tu bois là?

Monsieur.—Oui.

Madame.—Et n'est-ce pas une boisson enivrante?

Monsieur.—C'est justement ce que je veux savoir.

## L'ALOUETTE

Le premier moissonneur a vu son nid. Elle est
Sur le casque doré du premier capitaine.
Ronsard l'a prise au vol dans sa lyre hautaine.
De Bastas l'imita dessus son flageolet.

C'est elle qui toujours chantait ou qui parlait,
Qui parlait, familière, ou qui chantait, lointaine,
Dans le sillon avec la voix de la Fontaine,
Ou dans l'azur avec la voix de Michelet.

Elle est l'enthousiasme et la raison: superbe,
Et se laissant tomber sept fois par jour sur l'herbe;
Humble, et sept fois par jour du sol se détachant.

Et le grand coq loyal dit de cette immortelle:
"Le véritable oiseau de ce pays, c'est elle:
Elle monte elle-même où ne va pas mon chant!"

EDMOND ROSTAND.

## OUBLI

Etre insensible ainsi que le néant des choses;
Ne pas se souvenir et ne jamais penser;
Ne pas tendre la main vers la splendeur des roses,
Dont on pourrait sentir l'épine nous blesser;

Ne pas croire aux amours futiles et moroses,
Dont la morsure au coeur ne saurait se panser;
N'avoir pour les douleurs que des âmes bien closes;
Ne pas voir les ennuis devant nos yeux passer;

Repousser loin de soi la trompeuse espérance;
Fuir le monde qui ment, n'aimer que le silence,
Ne pas connaître l'heure et son gouffre béant;

Ignorer le tourment de creuser les abîmes,
Ne pas souffrir en soi de la beauté des cimes...
Si l'oubli nous faisait semblables au néant!

JEAN CHARBONNEAU.

### LETTRE LAMENTABLE D'UNE PAUVRE FEMME

Boston, 15—Mme Walter Elliman, du No 99 rue Addison, East Boston, a écrit une lettre lamentable à son mari absent, Walter Elliman, pour l'engager à revenir à elle et à leurs quatre enfants. Le père partit le 6 août, après avoir embrassé sa femme et ses enfants. Il partit en quête d'ouvrage, et aucune nouvelle n'a été reçue de lui depuis.

Il était un réparateur de métiers dans les manufactures appartenant au gouverneur Foss, et il laissa son emploi après une petite querelle avec le contremaître, d'après ce que dit Mme Elliman.

Maintenant, l'épouse et les enfants sont sans le sou et abandonnés, et Mme Elliman désire publier dans les journaux une lettre, avec l'espoir que son mari la lira et en tiendra compte.

Suit la lettre:

No 99 rue Addison,
East Boston,

Mon cher mari:

Comme ton père refuse de te faire parvenir mes lettres, je prends ce moyen pour te demander de vouloir bien m'aider. Pour l'amour de Dieu, Walter, ne me fais pas souffrir plus longtemps.

Tu connais la situation dans laquelle tu m'as laissée et comment penses-tu que je pourrai subvenir à la subsistance de nos enfants, payer le loyer et l'ameublement qui me sera enlevé bientôt? Maintenant, Walter, qu'est-ce que je vais faire? Que pourrai-je faire quand je n'aurai plus d'ameublement ? et pas d'abri pour mes enfants. Que Dieu mette du bon sens dans ta tête dure, de l'amour dans ton coeur endurci et qu'Il écoute nos prières et qu'Il te renvoie à ta famille souffrante.

Qui, penses-tu, nourrira les enfants, les vêtira, les chaussera et leur achètera des bas, des caoutchouc et du charbon pour les tenir chaudement durant les longs mois d'hiver, si tu n'y vois pas toi-même? N'as-tu pas de conscience? A quoi penses-tu donc?

Maintenant, Walter, ne me crains pas. Je ne te ferai aucun mal. Tout ce que je te demande est de bien vouloir revenir à la maison et supporter ta famille ou m'envoyer de l'argent chaque semaine, pour subvenir aux besoins de la famille.

C'est ton devoir. Tu as mis ces chers petits enfants dans ce pauvre monde, maintenant, pour l'amour de Dieu, prends-en soin jusqu'à ce qu'ils puissent se réchapper seuls.

Maintenant, Walter, je t'en prie, pour l'amour de Dieu, pour l'a*mour de mes enfants, aide-moi* à supporter notre famille.

Espérant recevoir bientôt de tes nouvelles, je termine en t'envoyant l'affection de tous tes en*fants, et demeure.*

Ton épouse fidèle et désolée,
Mme W. ELLIMAN,
No 99 rue Addison, East Boston.

### PAS ME ME CETTE FOIS-LA?

Elle, qui est très laide.—Tu n'as jamais fait une bonne action dans la vie.

Lui.—Quoi! Et pas même quand je t'ai épousée?

## La Dernier Jour

Suite de la Page 2

le chaux, devenaient graves par legrés. Le reproche de cet homme, qui n'était pas de leur *métier* mais qui avait le droit de se dire ouvrier, leur rappelait une organisation, des revendications, des promesses peut-être dont la pensée ne vivait pas familièrement avec eux. Ces trois ravaleurs, cela se devinait, eussent été assez satisfaits de la vie, si personne *n'avait trouvé fâcheux qu'ils fus*sent contents, et n'avaient pour eux *établi, amplifié* et *exprimé* leurs plaintes. Ils se rappelaient ce qu'ils avaient lu et ce qui leur avait été dit, si souvent, contre *leur état.*

—Ne te fâche pas, Carle! répondit le plus gros. Je n'en ai pas vu si long. Je plaisantais.

Mais l'autre leva les épaules en observant de quelle voix molle cela était dit; puis il but d'un seul trait, posa le verre sur le comptoir de zinc, et, regardant avec un sourire de pitié chacun des trois compagnons, s'éloigna d'eux et *sortit.*

Il se mit à suivre les rues où les becs de gaz éclairaient déjà le dernier crépuscule de 1900. La réponse complète, oratoire, qu'il n'avait pas voulu faire tout à l'heure, il se la faisait à lui-même. Il avait été ouvrier outrefois et ouvrier mécanicien des plus habiles, gagnant de gros salaires. A présent, il travaillait seulement aux heures de loisir que lui laissaient les réunions publiques, les conciliabules de chefs de Syndicats et les causeries de la Bourse du Travail, revenant prendre sa place à l'atelier quand il lui plaisait, toléré par le patron à cause de la crainte qu'on avait d'un éclat, comme une bombe qu'on n'ose pas emporter, de peur d'accident. De quoi vivait-il? Lui seul le savait, et une autre qui ne le disait pas. Dans son monde, il avait une autorité. Les gens de métier, ses compagnons, qui appartiennent encore à l'âge de l'éloquence, l'écoutaient. On l'admirait pour sa faconde, pour son obstination, pour son intransigeance. Ce n'était qu'un être l'esprit borné, d'une instruction incohérence et d'un orgueil démesuré. Ses amis l'appelaient penseur. Ses adversaires le réfutaient. Toute sa force venait cependant d'ailleurs, de la sensibilité véritable de cet esprit médiocre. Il avait l'imagination de la douleur; il entrait en immédiate sympathie avec les peines d'une *seule catégorie d'hommes*; mais il le faisait sincèrement; il confondait la souffrance avec l'injustice, parce que l'une et l'autre l'affectaient pareillement.

Parmi tant de haines qu'il cultivait, une tendresse au moins avait poussé naturellement, n'était pas morte étouffée. Il aimait sa fille, chez laquelle, ce soir, il se rendait par les rues plus pleines de passants que d'habitude.

Les passants remarquaient cet ouvrier de congrès. Tout distraits qu'ils fussent par le spectacle des étalages et par l'empressement qu'ils avaient à se reconnaître les uns les autres, à l'aborder et à s'offrir mutuellement leurs voeux, ils se détournaient pour suivre un instant ce marcheur solitaire et rapide, qui avait l'air de s'intéresser qu'aux fils de téléphone lancés au-dessus des rues, et dont la bouche remuait, mais ne proférait aucun son. Quelques-uns murmuraient sur son passage: "C'est Carle Vernaille l'orateur." Lui, il jouissait secrètement d'être un objet d'attention; il observait, avec une apparence de rêverie; il riait d'être signalé par des bourgeois comme un homme dangereux, et il continuait de discourir sur le siècle nouveau, avec des gestes qui n'avaient de sens que pour lui seul, très fier de sentir que les périodes auraient sonné dans une salle et que les mots lui venaient toujours.

Il traversa ainsi beaucoup de rues et de places, et, s'étant engagé dans une rue en pente, étroite, bordée de boutiques de petits commerçants, il s'arrêta devant un magasin dont l'enseigne portait: "Modes, Mademoiselle Emma". L'électricité ne venait pas jusque là, ni la foule. La pente était déserte du haut en bas. Derrière la glace de la devanture, quelques chapeaux, au prix uniforme de quatre francs soixante-quinze, posés sur des champignons, tendaient en vain leurs coques de rubans et leurs plumes, qui n'avaient dans l'ombre, que des formes indécises. L'unique lumière dont on ne voyait pas le foyer, était une lampe, qui brûlait au fond de l'appartement, sur un guéridon, et qui enfermait seulement dans une gerbe de rayons que prolongeait l'abat-jour, la chevelure brune et les épaules vêtues de noir d'une femme penchée et travaillant.

Emma Vernaille se hâtait d'achever un chiffonné d'étoffe crème, qu'elle devait coudre sur une forme de feutre gris; une commande pour le lendemain. Elle n'avait qu'une apprentie, à laquelle ce soir, il avait fallu donner congé. Donc, elle ne levait pas les yeux de dessus l'espèce d'échaudé qu'elle fabriquait pour sa cliente, une pauvresse comme elle. Mlle Emma savait que le père viendrait. qu'il faudrait sortir avec lui, et, ayant modelé l'étoffe, elle fixait rapidement, d'un point de couture, la courbe dessinée et maintenue par la pression des doigts. Ce n'était pas une théoricienne. Elle avait trop de devoirs à remplir pour en philosopher. Son esprit, d'ailleurs la portait à l'action et à la vie. Elle avait la promptitude de décision, la répartie, la défiance des hommes et le bon sens exercé des filles qui ont, dès leur jeunesse, vécues seules et travaillé pour plusieurs. Emma Vernaille dotait trop souvent l'orateur pour apprécier vivement l'éloquence. Le père prenait chez elle ce qu'il ne gaganit plus.

Quand il entra, au bruit de la sonnette de la vieille maison, la jeune fille releva son visage lourd qui sortait de la lumière et sourit dans le demi-jour.

—Bonsoir, bonsoir, dirent vivement les grosses lèvres rouges; ne me dérangez pas, dans deux minutes j'aurai fini.

Elle s'était penchée de nouveau. L'homme s'approcha en disant:

—Pauvre chatte, va! On ne peinera plus comme ça, au siècle prochain. Le travail sera réparti entre tout le monde....

Il la baisa sur la nuque, et se dirigea vers l'angle de la cheminée, en écarquillant les yeux. Du bout de sa main flexible et pâle, dans les ténèbres presque complètes, il tâtait le marbre. Emma devinait ce qu'il faisait.

Elle sourit pour la deuxième fois d'un sourire comme en ont les mères qui gâtent leurs enfants.

Le bruit d'une pièce d'or retournée et jetée sur la pierre tinta fin dans le silence, et plus aigu encore que celui de la sonnette.

—Oh! Emma, dit la voix de Carle Vernaille, tu m'as gâté! Vingt francs d'étrennes à ton père! Ton métier va donc joliment?

—Admirablement! répondit-elle sans conviction.

Et, tandis qu'il glissait dans sa poche le louis d'or durement gagné, la petite modiste pour pauvres eut une tentation de regret, voyant qu'il ne comprenait pas tout ce qu'il faut passer d'heures à bâtir des chapeaux de 4 fr. 75, pour épargner 20 francs.

Quelques instants plus tard, la boutique était fermée. Le père et la fille au bras l'un de l'autre, dans la foule, la lumière et le vacarme des rues des quartiers riches, passaient en devisant et en riant. Ils s'arrêtaient devant des étalages des *confiseurs*, des bijoutiers, des marchands de jouets, et repartaient comme des centaines d'autres gens du peuple, les plus sages, les plus naïfs. L'orateur ne parlait presque pas. Lui que les contradicteurs excitaient dans les réunions publiques et rendaient logique jusqu'à l'absurde avec ses prémisses, il supportait la contradiction permanente que représentait la conversation d'Emma, une fille qui ne savait rien de la Révolution française. Il se sentait devant elle comme devant son juge. Il la regardait, lorsqu'il croyait avoir exprimé une pensée, et il ne disait devant elle que les plus modérées.

Comme ils se trouvaient en arrêt devant une exposition de fourrures, collets de zibeline, manteaux de loutre, pelisses de renard bleu, un mendiant les frola, et tendit la main au milieu d'un groupe voisin.

Le visage de Carle Vernaille devint aussi dur et méprisant que deux heures plus tôt, lorsque l'homme avait reproché à ses camarades de boire au siècle finissant.

Voilà encore une chose qui disparaîtra, dit-il tout haut, la charité avilissante, la charité qui fait des classes de bienfaiteurs et des classes d'obligés! Nous aurons la justice qui égalisera les hommes et cela suffit.

La modiste haussa légèrement les épaules et entraîna son père un peu plus loin. Quelqu'un suivant la même route, entendit la réponse. La jeune fille qui avait, depuis son apprentissage, travaillé toujours pour lui, leva son visage rond et, regardant devant elle, elle dit avec une bonne humour sérieuse, comme si elle reprenait un enfant:

—Il faudra toujours de la charité, même quand il y aura de la justice!

—Pourquoi?

—Pour réparer les sottises qu'ils feront.

Elle ne crut pas avoir dit une chose de quelque prix. Mais le père une fois de plus, lui rendit l'hommage du silence. Et ils s'enfoncèrent dans la brume, qui barrait la lumière horizontale des boutiques en fête.

RENE BAZIN,
de l'Académie française.

# A TRAVERS LES JOURNAUX

Suite de la page 1

à travers, mais dont l'attaque est plus bruyante que redoutable, il l'a acculé sans tarder au pied du mur. Après le démenti clair et net de Sir Wilfrid Laurier, M. Bourassa est en demeure de produire le fameux arrangement secret sur lequel il s'appuie. Tout prophète qu'il est, il est tenu autant qu'un autre mortel à prouver les faits qu'il avance. A lui d'établir que cet "arrangement secret" n'est pas seulement le produit de son imagination vagabonde.

M. Bourassa ne produira pas le fameux arrangement secret, et pour cause. Mais il continuera à en parler quand même, selon sa tactique connue. Celui qui, depuis tant d'années, prétend être le seul honnête homme qui surnage encore sur l'abîme de la corruption politique en Canada, n'est pas précisément étouffé par les scrupules, et son honnêteté théorique fait assez bon ménage avec une canaillerie pratique. Il semble avoir fait sienne la maxime célèbre d'un de ses plus illustres ancêtres en acrobatie: "Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose."

* * *

"Le Canada":

### TOUJOURS LA MEME

La politique navale de Sir Wilfrid Laurier est tout entière dans la résolution unanime de la Chambre des Communes, adoptée le 9 mars 1909. La loi de la marine qui nous régit encore aujourd'hui en est le développement logique et nécessaire.

Telle qu'elle a été formulée dans cette résolution et cette loi, telle est-elle encore aujourd'hui et Sir Wilfrid Laurier, qui l'a encore affirmé à Marieville, le répètera aujourd'hui à Saint-Clet.

Pendant ce temps, les conservateurs sont à se demander quelle est la politique navale de M. Borden. Quelle qu'elle soit, d'ailleurs, ils l'approuvent d'avance.

Le "Mail and Empire" a trouvé une jolie périphrase pour exprimer cette adhésion aveugle à une politique inconnue.

"Mais si le peuple canadien ne "sait pas précisément ce qu'il y "aura à faire, il sait ceci: que M. "Borden a compris son désir de "venir en aide à la mère-patrie "dans la présente occurrence et "qu'on peut s'en rapporter à lui "pour agir suivant ce qu'il a compris."

Le "Mail and Empire" donne un blanc-seing à M. Borden qui y mettra ce qu'il voudra. Si l'on pouvait être certain que M. Borden sait bien ce que le peuple canadien désire! Mais non; à peine débarqué à Québec, il a déclaré qu'il ne savait pas ce que le peuple désire et qu'il lui faudra le consulter.

S'il y avait encore moyen de conjecturer, d'après ses actes passés, dans quel sens il se propose d'agir! Mais non, il a, sur cette question, tourné à tous les vents, sacrifié à tous les autels, mangé à toutes les gamelles — dirait le colonel Sam Hughes. Il n'y a pas une opinion qu'il n'ait partagée et répudiée ensuite.

Il a approuvé la marine canadienne en 1909; en 1910, il était en faveur de la contribution d'une demi-douzaine de dreadnoughts; un peu plus tard, il acquiesçait à la politique d'une contribution en argent. En 1911, il votait, avec M. Monk, contre toute contribution, et il faisait campagne avec M. Bourassa pour la politique nationaliste.

Que peut-on attendre de pareille girouette?

Quant à M. Bourassa, qui écrit que Sir Wilfrid Laurier penche maintenant vers le nationalisme et qui, — bizarre logique — en profite pour l'insulter grossièrement, il est impossible de le prendre au sérieux.

"Le Soleil":

### CE QUE L'ON PENSE DE M. L. P. PELLETIER

Le banquet qui sera offert (?) ce soir, à l'hon. L. P. Pelletier, à Lévis, suscite de nombreux commentaires à Montréal, qui ne sont pas du tout flatteurs pour le ministre des Postes.

Vous allez peut-être croire que ce sont les libéraux qui, de bonne guerre, combattent comme il sied le député du comté de Québec. Vous êtes dans l'erreur. Les libéraux n'éprouvent pas sans doute pour l'hon. M. Pelletier un amour très tendre, mais ils ne lui en veulent pas la dixième partie autant que les députés conservateurs du district de Montréal et du district de Trois-Rivières, qui, pour bien accentuer le mépris qu'ils éprouvent pour le ministre des Postes, auraient décidé de s'abstenir en bloc de prendre part au banquet de ce soir.

Dans les cercles politiques conservateurs, ici, on affirme que la guerre sourde qui se poursuit depuis déjà quelques mois entre l'hon. M. Pelletier, d'une part, et Sir Rodolphe Forget, M. D. O. L'Espérance, député de Montmagny et d'autres députés du district de Québec, va dégénérer en une violente querelle publique, et cela ne peut tarder.

Au Club Cartier, les politiciens conservateurs ne se gênent nullement pour dire que le banquet de ce soir serait organisé par M. Bernier, M. Caron et autres, à l'instigation personnelle du ministre des Postes, qui veut jeter par-dessus bord Sir Rodolphe Forget et M. L'Espérance, en qui il voit des conspirateurs. On ajoute que M. Pelletier a une peur "bleue" de M. L'Espérance; il craint que ce dernier ne lui enlève son portefeuille, et dame! c'est triste pour M. Pelletier; un si beau portefeuille..., et il n'y a pas encore une année qu'il le détient. A la pensée de s'en séparer ou plutôt d'en être séparé, l'âme de M. Pelletier, je vous le répète, est, assure-t-on, triste comme la mort; et comme un noyé il s'y cramponne en mettant des obstacles à l'avancement du député de Montmagny.

Du "Soleil

7 sept.

La réception au premier-ministre du Canada et à son collègue le ministre des Postes n'est pas sortie, comme nous le rapportions ces jours derniers, des limites de la procédure officielle. Une brise glaciale a déconcerté les ministres sur tout le parcours; pas un applaudissement, pas une acclamation. La très grande majorité des personnes présentes étaient des personnages officiels qui s'étaient rendus par devoir; ils n'étaient pas nombreux. C'était en majorité des libéraux.

Les adresses et les réponses ont été anodines. Rien de compromettant. Quelques petits compliments discrets, un peu intéressés de la part des autorités civiques, et voilà tout. Le peuple a paru tout à fait étranger à la réception dont les drapeaux et les décorations ont seuls pu attirer un peu son attention. M. Borden et M. Pelletier n'ont pas été accueillis comme des amis, mais comme des personnages officiels qu'il convient de recevoir avec un certain décorum.

On avait invité pour la circonstance, le ban et l'arrière-ban bleu-nationaliste, s'il vous plaît; il y a eu des abstentions blessantes. Certaines présences, d'autre part, n'étaient pas de nature à causer beaucoup de plaisir au premier-ministre et à son collègue. Tous deux ont été très réticents sur leur politique navale, qu'ils annonceront à Ottawa après conférence entre tous les membres du cabinet.

L'accueil glacial fait aux ministres par la population, a paru les démoraliser. M. Borden a constaté "de visu," de quelle popularité son collègue jouit au milieu même des siens.

Le maire Drouin, les échevins et plusieurs autres personnages officiels se sont évertués à plaire autant qu'il était possible à leurs hôtes. Ils ont bien fait les choses et au point de vue officiel, la réception a été un succès.

Le "Chronicle" et "L'Evénement" s'efforcent de réchauffer le zèle de leurs partisans et d'exciter leur confiance, surtout de ceux qui n'ont pas été témoins de la réception, en donnant un compte rendu enthousiaste. Les ministres eux-mêmes savent à quoi s'en tenir; qu'on le demande aussi aux candidats battus qui leur servaient d'escorte.

La fanfare elle-même s'est lassée au pied de la Côte de la Montagne, où elle a rompu les rangs.

Il était évident que les ministres n'ont pas la sympathie sincère du peuple de Québec, qui lui, n'avait pas besoin de les voir à l'oeuvre pour les juger équitablement.

Le défilé paraissait être celui d'un enterrement ou plutôt d'un groupe d'étrangers, absolument inconnus, qui s'accommodaient mal d'un milieu où la vraie sympathie et l'admiration étaient étrangères.

"Le Progrès," de Morinville:

### R. B. BENNETT, MINISTRE

Le télégraphe nous annonce une nouvelle abracadabrante. La politique fédérale marche de surprises en surprises, ou plutôt de non sens en non sens. Il semble que le parti incolore qui domine à Ottawa s'efforce de se discréditer, et court à sa perte avec un aveuglement et une désinvolture qui renversent.

On répète que le sénateur Lougheed, représentant l'Alberta dans le cabinet Borden, s'effacera sous peu pour accepter une compensation quelconque, et faire place à M. Bennett, député de Calgary, qui deviendrait par ce fait l'honorable Richard B. Bennett avec un portefeuille.

Nous avouons candidement que nous avions prévu pareil résultat. L'alliance hybride qui a permis à la gente Borden d'escalader le pouvoir, ne saurait avoir de scrupule ni de respect pour des traditions ou les principes qui nous sont chers.

Le fanatique Sproule pontifie au siège d'orateur de la Chambre des Communes sans que la conscience d'un Nantel ou le patriotisme d'un Blondin en soit effarouché.

Ces saltimbanques politiques n'ont-ils pas accepté comme ministre de la milice l'ineffable colonel Sam Hughes.

Pour compléter le trio il fallait le héros de 1905, l'adversaire irrémissible des écoles séparées et de la langue française, le don Quichotte de l'élection de London, le Dalton McCarthy de notre époque.

Mais M. Monk, dormez-vous, car jamais nous croirons que votre chef oserait vous donner de tels compagnons au conseil des ministres si vous étiez éveillé et que vous eussiez pleine connaissance des métamorphoses qui s'opéraient autour de vous.

Depuis la défaite de Sir Wilfrid Laurier, nous allons de capitulations en capitulations. Nous buvons l'humiliation jusqu'à la lie.

La perte des écoles du Keewatin n'est qu'un épisode dans la chaîne des sacrifices, des abandons et des lâchetés dont nous avons été témoin depuis douze mois à Ottawa.

Même sur la question de la marine, nos représentants, dans le gouvernement renoncent à tous leurs principes d'autrefois, méprisent toutes les promesses faites à l'électorat, tous les engagements solennellement pris à la face du pays.

C'en est trop. Qu'il y ait demain des élections générales et le peuple irrité, vengera tous ces outrages et renverra au timon des affaires, le parti libéral sous la direction du plus grand chef politique que le anada ait produit.

Winnipeg, 23 — Voici ce qui dit le "Soleil de l'Ouest,":

"M. Monk, comme tous ses collègues, est un cynique de haute marque. Et vraiment, il faut être fort naïf pour avoir pris au sérieux cet endormi et endormeur. Croit-on que M. Monk, représentant du district de Montréal, va se préoccuper plus que de raison de nos intérêts?"

### SIR WILFRID A MARIEVILLE

Extrait du "Goujat"

Sir Wilfrid a parlé samedi dernier à Marieville, devant quelques centaines d'électeurs du comté de Rouville. Il a fait un discours rempli de lieux communs; il a démontré une fois de plus son grand art de parler pour ne rien dire; il a évité soigneusement de faire la moindre allusion à la question de réciprocité qui divise son parti. C'est le début plus que modeste de cette fameuse tournée politique qui devait soulever l'Ouest canadien contre le gouvernement Borden, et qui menace d'enlever leurs dernières illusions aux badauds de la province de Québec humiliés de voir leur dieu déchoir au rang de bagoulard politique. — "L'Evénement," 9 sept. 1912.

* * *

En tête de l'extrait qu'on vient de lire, une erreur regrettable a été commise, je ne sais trop comment. C'est "Extrait de "L'Evénement" qu'il aurait fallu dire, au lieu de ....

Cette erreur ne m'est signalée qu'à la dernière minute, avant d'imprimer, c'est-à-dire trop tard pour la rectifier, à moins de différer l'impression de ce journal, ce qui ne se peut faire à aucun prix, dans la circonstance particulière où nous sommes, notre "Presse" étant déjà retenue pour d'autres impressions, moyennant contrat.

Erreur facile à concevoir d'ailleurs, pour quiconque comprend les distractions auxquelles les gens les mieux intentionnées sont exposées quelquefois, lorsqu'il leur arrive de penser à certains individus ou de s'en occuper..

Prière à notre confrère, cité plus haut, de vouloir bien m'excuser pour cette fois-ci.

JEREMIE.

## LEUR LOYALISM

Du "Devoir" du 7 sept.

Un incident regrettable survenu au camp des cadets à Toronto peint bien le "loyalisme" qu'on cultive en certains milieux dans la province d'Ontario.

Les cadets d'Angleterre, en arrivant avaient demandé certaines faveurs qui leur furent accordées, quand elles n'étaient pas données aux autres. Ceux-ci, choqués, se ruèrent sur les Anglais, abattirent leur tente et le lieutenant instructeur H. Pick, fut blessé à la jambe par une pierre.

A la louange de Québec, ajoute la dépêche, ni les cadets du Mont St-Louis, ni ceux du Séminaire de Québec, n'ont voulu prendre part à cette insurrection.

Inutile de dire les hauts cris et les menaces qu'auraient lancés les journaux du fanatisme si l'assaut contre le camp anglais avait été donné par des cadets canadiens-français.

Heureusement, les nôtres ne sont pas de ceux qui sont prêts à tout casser pour obtenir quelques faveurs.

L'esprit d'ordre règne dans notre province qui est le foyer de la vraie et franche loyauté.

Les cadets d'Angleterre peuvent venir camper dans la province française de Québec et jouir de certains privilèges et ils peuvent être assurés que non seulement ils ne seront pas assaillis, mais qu'ils seront reçus avec la plus cordiale hospitalité.

Ce n'est pas parce que des Anglais recevront quelques biscuits de plus qu'eux que les nôtres se révolteront contre l'Angleterre.

Les Canadiens-français ne réclament qu'une chose: le respect de leurs droits.

CANADIEN.

## CUISINE

### Mou de Veau en Matelote

Faites dégorger et cuire à moitié dans l'eau avec sel, poivre, vinaigre, ognons; faites revenir du lard et des petits ognons dans une casserole avec une cuillerée de farine pour faire un roux; mettez un verre de vin et autant d'eau, bouquet garni; mettez-y le mou et achevez de cuire; dégraissez et servez.

### Dinde rôtie

Donnez la préférence à la femelle sur le mâle par ce qu'elle est plus délicate; bardez de lard et faites cuire une heure et demie, en ayant soin d'arroser souvent avec le jus pour rendre la chair plus succulente et lui faire prendre couleur. Afin d'empêcher les filets de cuire trop vite, on couvre de papier beurré.

### Du Court-Bouillon

On place dans une poissonnière une certaine quantité d'eau, du sel, du vin blanc, un bouquet garni de manière que le court-bouillon soit un peu relevé. On met le poisson avant de placer sur le feu, à moins qu'il ne soit trop mortifié, et dans ce cas, il faut attendre que le court-bouillon soit en ébullition. De même qu'un poisson frais plongé dans le court-bouillon bouillant, se brise, celui qui est un peu fait, mis dans un court-bouillon froid peut être gâté avant d'être cuit, s'il reste trop longtemps sans bouillir.

On fait un court-bouillon au bleu, en employant du vin rouge au lieu de vin blanc. Le bleu n'est plus en usage.

Au lieu de court-bouillon, on se sert aujourd'hui d'eau de sel pour faire cuire le poisson de mer, c'est ce qu'il y a de mieux, quand il est frais, pour lui conserver son goût.

Le poisson cuit au court-bouillon est servi sur un plat dans une serviette ou sur une planche, s'il est trop grand. On l'entoure d'une garniture de persil.

### UNE FEMME SE VENGE D'UN POLICIER

Providence, 10 — Une femme âgée d'environ 40 ans, à qui l'on avait refusé un billet de passage pour Lawrence, Mass., à moins qu'elle ne fasse quelque ouvrage ici pour une journée ou deux, tenta de se venger du capitaine M. L. Stone, du poste de police central, aujourd'hui. En sortant de la prison, elle murmura: "Vous allez faire quelque chose pour moi tout de même."

Quelques minutes plus tard, comme le capitaine était penché sur son pupitre, vis-à-vis d'une fenêtre donnant sur la rue Fountain, il entendit le bruit de vitres qui se brisèrent. Des éclats de vitres tombèrent tout autour de lui, et une moustiquaire qui était à la fenêtre le sauva de plusieurs blessures.

La femme était sortie, et avait marché par les ruelles aux environs du poste de police, avait ramassé deux grosses pierres, et revenant à la station, elles les avait lancées l'une après l'autre dans la fenêtre.

Croyant que quelqu'un avait tiré sur lui, le capitaine s'éloigna de la fenêtre à la hâte. Il alla au dehors, comme le firent aussi plusieurs policiers qui étaient présents au poste. La femme, qui était encore devant l'édifice, fut mise en état d'arrestation.

### VARIETES

—Alors, nous nous sommes dit, ma femme et moi, que nous viendrions vous demander à dîner...

—C'est une charmante idée, mais vous savez que le soir, mon mari et moi, nous ne buvons que du lait!

* * *

Il y a une grande différence entre un bon cigare et un qui sent la feuille de chou. L'un nous fait plaisir à recevoir, et l'autre, plaisir à donner.

* * *

Les paresseux et les incapables se plaignent toujours d'avoir des outils qui ne valent rien.

* * *

—Ce gâteau est terriblement bon, maman... (Silence)... oui, il est terriblement bon!

La maman.—Et puis après?

—Ben, m'man, quand une de tes invitées te dit cela, tu lui réponds d'en reprendre un morceau.

* * *

Toto.—Je crois que nous allons changer de logement bien vite.

Charlot.—A quoi vois-tu cela?

Toto.—Hier j'ai cassé une vitre et maman ne m'a rien dit.

# UNE OPINION SUR CARTIER

**CE QUE DIT LE 'LONDON TIMES' DU GRAND HOMME D'ETAT CANADIEN ET DES SERVICES QU'IL A RENDUS A SES COMPATRIOTES DE LANGUE FRANÇAISE ET AU CANADA.**

Le "London Times," l'un des journaux les plus anciens et les plus autorisés de Londres public en date du 26 août dernier un article très élogieux sur l'oeuvre du Centenaire Cartier.

L'article occupe l'une des colonnes principales de la page de rédaction, et il contient pour la race à laquelle appartenait Cartier, comme pour le grand homme d'Etat lui-même des éloges qu'il nous fait plaisir de reproduire.

L'article est intitulé:

**LE CENTENAIRE CARTIER**

Il se lit comme suit: "Comme nous l'annonçons ailleurs, on se propose de célébrer le centenaire de la naissance, en 1814, de Sir Georges Etienne Cartier, l'un des pères principaux et l'un des fondateurs de la puissance du Canada, par la dédicace d'un monument érigé à sa mémoire sur le flanc du Mont-Royal, dominant la ville de Montréal. Le site est singulièrement bien choisi car il a été associé au nom de Cartier, depuis que le Canada est connu dans l'univers.

C'était un Cartier, de son nom Jacques, un homme de la même race que l'homme d'Etat canadien qui vint après, qui fut le premier Européen à fouler le sol du Mont-Royal, qui dominait alors, non pas la ville de Montréal, mais le village huron-iroquois d'Hochelaga. Lui aussi s'il eût été doué de la vision prophétique de son descendant homonyme aurait pu pressentir, "comme l'illustre Cortez dont le regard d'aigle s'émerveilla à la vue du Pacifique" lorsqu'il contempla l'immense nappe d'eau du Saint-Laurent et l'Ottawa roulant ses eaux étincelantes à l'ouest. Les rapides de Lachine empêchèrent ses vaisseaux de procéder plus avant, mais ce fut Jacques-Cartier qui découvrit le premier le Saint-Laurent et lui donna son nom, baptisant en même temps du nom de Canada, la région qu'il traversait, et, celui de Mont-Royal, la colline sur laquelle il s'arrêta au point le plus lointain de son pèlerinage vers l'Ouest. Le nom de Canada veut dire simplement village, dans le langage indien auquel il l'emprunta, et ceci est encore significatif dans son symbolisme. On rapporte de Thémistocle, qu'il prétendait qu'en dépit "de son inhabileté à accorder une harpe ou une vielle, ou à jouer un psalterion, il connaissait assez de moyens pour rendre forte, glorieuse et grande la ville la moins connue dont on lui confierait les destinées". C'est exactement que ce Georges Etienne Cartier a fait. Nous ne savons pas s'il était meilleur musicien que Témistocle, malgré que dans l'esprit de ses compatriotes il était plus qu'un simple poète dans la langue de sa race. Mais il connaissait assez de moyens, et il les employa suffisamment, pour faire du "village" auquel Jacques Cartier avait donné un nom, un pays fort, grand et glorieux.

Georges Etienne Cartier naquit le 6 septembre 1814, à Saint-Antoine, comté de Verchères, dans la province de Québec. Il étudia le droit, et après s'être fait recevoir au Barreau du Bas-Canada, acquit rapidement une pratique lucrative dans cette profession. Il prit part à la rébellion de Papineau en 1837, et dut pendant quelque temps quitter le pays. Il se repentit vite cependant de cette aberration de jeunesse, et retourna au Canada, sujet loyal et enthousiaste de la Couronne britannique. A partir de ce jour il consacra ses énergies à la consolidation des deux Canadas, et à leur transformation en une grande confédération autonome, destinée à grandir, libre, unie, heureuse et tranquille sous le drapeau britannique.

Son attitude et ses sentiments sous ce rapport se révèlent mieux dans ces quelques mots d'un discours qu'il prononça à Londres en 1869, alors qu'il se trouvait membre du premier gouvernement de la Puissance du Canada. "Le peuple canadien, dit-il, désire rester fidèle au vieux drapeau monarchique de la Grande-Bretagne, ce drapeau qui flotte sur toutes les mers, ce drapeau que la tyrannie n'a jamais pu abattre, ce drapeau qui symbolise la vraie liberté."

Si ces paroles traduisaient le sentiment universel du peuple canadien en 1869, cela était dû en grande partie à l'influence personnelle de Cartier sur les Canadiens de sa propre nationalité. C'était là l'élément moral le plus élevé de son travail pour le Canada, une aspiration passionnée mêlée à un effort incessant pour la réconciliation des deux races qui dans sa jeunesse avaient été si cruellement séparées. Mais sa vision prophétique le porta à pousser son travail avec non moins d'enthousiasme, non seulement en ce qui concernait la législation interne qui devait unifier et concilier les deux races habitant le Canada, mais en ce qui regardait l'extension, le développement et la consolidation de cette vaste puissance qui maintenant s'étend, comme John Bright disait un jour des Etats-Unis, "depuis les vagues furieuses de l'Atlantique jusqu'aux eaux plus calmes de l'Océan Pacifique à l'ouest."

Nous n'avons pas besoin d'énumérer les nombreuses mesures d'organisation interne, d'expansion extérieure et de développement auxquelles il a associé son nom, les nombreux ministères dont il a été membre ou chef, le grand nombre de collègues qui partagèrent ses labeurs et contribuèrent à leurs nobles résultats. Il nous suffira de citer l'appréciation faite d'elles par Lord Dufferin dans une lettre qu'il écrivit en 1872, alors qu'il était gouverneur-général du Canada et que Cartier était sur le seuil de la tombe: "Votre nom, écrivait-il, est indissolublement lié à l'époque la plus glorieuse et la plus féconde de l'histoire de votre pays, époque qui coincide avec votre entrée dans la vie politique, et se termine dans cette consolidation des provinces à laquelle votre génie, votre courage et votre habileté ont si largement contribué."

A un tel homme, que ses compatriotes considèrent avec raison l'un des plus honnêtes, des plus loyaux, des plus clairvoyants ministres qui aient jamais été en office dans le Dominion, il est éminemment juste qu'on élève un monument digne de lui, au jour de sa naissance. Nous recommandons le projet à tous ceux qui se rendent compte de la grandeur du Canada, de ses souvenirs inspirateurs du passé, et de l'ambition non moins inspiratrice de jouer dans l'avenir un rôle digne de sa destinée glorieuse dans la bonne comme dans la mauvaise fortune de notre Empire commun et uni. Un comité a été formé à ce sujet sous la présidence de M. E. W. Villeneuve. Il a reçu l'encouragement des représentants de toutes les classes et de toutes les opinions, dans la politique et la vie publique au Canada, et de la part d'autres personnages éminents dans notre propre pays. Si l'on en juge par la liste de noms que nous venons de recevoir, les organisateurs du Centenaire sont, et cela est bien naturel et convenable, également divisés entre Candiens-français et Canadiens-anglais. M. Borden, le premier-ministre actuel du Canada, et Sir Wilfrid Laurier, son distingué prédécesseur, sont, comme on devait s'y attendre, unanimes à supporter le mouvement.

Le prince de Galles a été invité à visiter le Canada durant l'année du centenaire et à présider au dévoilement du monument, et dans le cas où il serait possible à Son Altesse Royale d'accepter l'invitation qui lui est faite, on éprouvera nous en sommes certains que l'occasion est éminemment digne de sa présence et de son encouragement. Des invitations ont également été faites aux premiers ministres de toutes les colonies britanniques. L'Empire britannique tout entier concourra ainsi d'une façon unanime à rendre l'hommage loyalement dû à la mémoire de l'homme qui, bien que n'étant ni de race ni de sang anglais, fut cependant l'un des premiers à comprendre la majesté et la dignité de l'Empire, et l'un des premiers à travailler à son unité."

**ON LE LUI AVAIT DIT**

L'institutrice.—Toto, dis-nous quelle forme a la terre.

Toto—Elle est ronde.

—Comment sais-tu qu'elle est ronde?

—Parce que vous me l'avez dit vous-même.

—C'est bien. Mais, comment savais-je qu'elle est ronde?

—Je suppose que quelqu'un vous l'a dit.

# LA CARRIER POLITIQUE DE DE CARTIER

La carrière politique de Cartier couvre la période datant de 1844 à 1872, période qui, selon Lord Dufferin, fut la plus grande et la plus glorieuse époque de l'histoire de notre pays.

Le nom de Cartier est intimement lié à tous les grands actes politique de cette importante époque, entre autres:

La construction du chemin de fer Montréal et Portland.

La décentralisation judiciaire.

L'abolition de la tenure seigneuriale.

Le choix d'Ottawa comme capitale.

La construction du Grand Tronc et du pont Victoria.

La codification des lois civiles et de la procédure civile.

La modification des lois criminelles.

L'acte des municipalités du Bas-Canada.

La loi concernant les bureaux d'enregistrement.

L'organisation de notre système d'instruction publique.

La fondation des écoles normales.

La création d'une ligne de vapeurs océaniques.

L'amélioration et l'approfondissement du fleuve St-Laurent.

Le creusement de canaux.

La confédération des provinces de l'Amérique Britannique du Nord.

La construction du chemin de fer Intercolonial d'après le tracé actuel.

L'établissement de la province du Manitoba.

L'admission de la Colombie Britannique dans la Confédération.

L'organisation de notre système militaire.

Ce fut aussi Cartier qui proposa le 26 avril 1872 le grand projet du Pacifique Canadien et qui en conduisit le débat. Le bill fut adopté au milieu des plus chaleureuses acclamations et Cartier qui venait de remporter un triomphe signalé et d'assurer le succès d'une des plus grandes entreprises du siècle put s'écrier: "All aboard for the West." Ce fut son dernier triomphe car il mourut à Londres l'année suivante le 20 mai 1873. Son premier et son dernier discours furent en faveur des chemins de fer, car il voyait dans ces moyens de transport la seule manière de peupler rapidement le Canada et de consolider ses institutions.

Sans Cartier la Confédération n'aurait pas été possible, et sans la Confédération que serait le Canada aujourd'hui?

## Couvent F. C. J.

**Edmonton-Est**

Les cours d'instruction donnés par les Soeurs F. C. J. comprennent toutes les branches d'une bonne éd... çaise

Un cours spécial en français est donné aux élèves qui le désirent.

Des leçons supplémentaires en français sont également données le soir aux enfants de langue française qui suivent les cours anglais durant les heures d'école.

Les élèves suivent un cours complet d'économie domestique.

Pous tous renseignements, s'adresser à la Révérende Mère Supérieure, Couvent F. C. J., Edmonton, Alta.

**BELLE TERRE**

A VENDRE: Le 1-4 N.O. de la section 22, township 57, rang 25 O. du 4e méridien, située à quelques arpents de la station de St-Emile de Legal; 25 acres en culture, clôture à trois broches, 25 tonnes de foin récoltable chaque année; maison, écurie, puits. $19 l'acre, $1,500 en tout. S'adresser à JEGARD, North Edmonton.

**INSTITUTEUR DEMANDE** pour le district scolaire de Beaumont, No 741. Un pouvant parler et enseigner le français. Pour plus amples informations, s'adresser à J. A. Revoir, secrétaire-trésorier, Beaumont, S. D. No 741.





**UN DE MIEUX**

Eva.—T'as marié un veuf?

Laura.—Tiens, qu'es-ce que ça fait?

Eva.—Je dis pas... Mais dans vos petites chicanes, parle-t-il de sa première femme?

Laura.—Ben, je voudrais bien voir! Je le r'lancerais vite; il est mon troisième mari!...

**L'ENFANT TERRIBLE**

Petit frère—Papa dit qu'il désire que tu te hâtes pour demander grande soeur en mariage.

Jeune homme, avec joie—Alors, il est consentant de me la laisser épouser?

—Petit frère—C'est pas çà. Il dit que tu viendras peut-être moins souvent quand tu auras été refusé.

**EN COUR**

Le juge—Votre âge, madame.

Elle—J'ai un peu plus de vingt ans, monsieur.

—Votre âge précis?

—ntre 20 et 30 ans.

—Mais, dites-nous donc en quelle année vous aurez 30 ans?

—Demain, Monsieur le juge.

**VILLE D'EDMONTON**

# Horaire du service des tramways

L'horaire ci-dessous est en vigueur, durant la semaine, à partir du 19 août 1912:

1o. North Edmonton à l'avenue Albany, par l'Avenue Namayo — lumières bleues.

Les tramways partent de North Edmonton à 6 h. 06 a.m. puis toutes les 12 minutes jusqu'à 12.18 p.m.

Les tramways partent de l'Avenue Albany à 6 h. 12 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.48 p.m.

2o. Rue Douglas—Avenue Athabasca via Avenue Syndicate — lumières vertes.

Les tramways partent de l'Avenue Alberta, coin Kirkness à 6 h. a.m., et de l'Avenue Alberta et rue Douglas à 6 h. 48 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.44 p.m.

Le stramways partent de l'Avenue Athabasca à 6 h. 36 a.m. et toutes les 12 minutes jusqu'à minuit.

3o. Réseau de la rive sud. Du pont de l'Avenue Jasper Est à la Septième rue — lumières rouges.

Les tramways partent de l'Avenue Namayo pour la rive Sud à 5 h. 55 a.m., puis toutes les 10 minutes jusqu'à 11.45 p.m.

Les tramways partent de la Septième rue O, pour la rive nord toutes les 10 minutes jusqu'à minuit.

4o. Highlands, de la 16ème rue au Terminus, — lumières blanches.

Les tramways partent de la 16e rue à 6 h. 30 a.m., puis toutes les 30 minutes jusqu'à 11 h. p.m.

Les tramways partent du Terminus — Highlands — à 7 h. a m. puis toutes les 30 minutes jusqu'à 11 p.m.

5o. Première rue, de [illegible] a l'Avenue Vermilion et Huitième rue. — Lumières blanches.

Les tramways partent de l'Avenue Jasper par la 1ere rue à 6 h. 20 a.m., et toutes les 3 minutes jusqu'à 11.52 p.m.

Les tramways partent de la 8e rue, avenue Vermilion à 6 h. 38 a.m., puis toutes les 18 minutes jusqu'à minuit.

Tramways de nuit — Owl.

Ces tramways assurent le service suivant:

Vers l'ouest:

Départ de l'Avenue Alberta, rue Kirkness, à 11 h. 48 p.m., de la rue Clarke, avenue Namayo, à 11.56 p.m. De l'avenue McDougall et Jasper à 12 h. p.m., de la Première rue et Jasper à 12.03 a.m. De la 9ème rue et Jasper à 12 h. 08 a.m., arrivée à l'avenue Albany et 24ème rue à 12 h. 20 a.m.

Vers l'est:

Départ de l'Avenue Albany, 24e rue à 12.25 a.m., de l'avenue Jasper, 9ème rue, à 12.37 a.m.; de la 1ère rue à 12.42 a.m., de l'Avenue McDougall à 12.43 a.m., de la rue Clarke et Namayo à 12.51 a.m. Arrivée à l'Avenue Alberta à 1 h. a.m.

Les voyageurs ayant des correspondances devront payer 5 cts pour monter dans ces tramways.

W. T. WOODROOFE,
Surintendant.

# LAURIER A SAINT-CLET

Salué par d'interminables acclamations, le chef libéral s'avança au rebord de l'estrade:

"Il y a douze mois, à pareille date, je venais solliciter des électeurs du comté de Soulanges l'honneur d'être leur mandataire aux Communes. J'ai pensé bien des fois depuis lors à l'enthousiasme qui avait régné à cette assemblée: j'ai pensé non sans orgueil à l'élection qui en avait été la conséquence logique. J'étais alors le premier ministre du Canada et je venais à vous avec le prestige de ces hautes fonctions. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un simple citoyen et cependant l'accueil que vous me faites aujourd'hui l'emporte sur celui que vous me fîtes alors. Si j'oubliais mon pays pour ne me souvenir que de ma personne, je remercierais donc ceux qui m'ont battu puisqu'ils m'ont permis de connaître mes véritables amis. Au lendemain de la défaite m'arrivaient de tous les coins du pays les témoignages de la plus chaude sympathie et toutes ces paroles sincères et vibrantes touchaient au plus profond de mon coeur.

J'ai été battu, il est vrai, aux dernières élections, mais il m'est venu de toutes parts de si nombreux témoignages d'affection et d'estime que je n'ai pas été loin parfois de songer que la défaite ait quelque chose de bon et S'IL ETAIT PERMIS DE FAIRE ABSTRACTION DE LA CAUSE DU PAYS, JE POURRAIS REMERCIER MES ADVERSAIRES D'ETRE A MA PLACE, CAR CELA NOUS A DONNE L'OCCASION DE LES CONNAITRE TELS QUILS SONT.

On a dit combien de fois, que j'étais assoiffé d'honneurs et de puissance! On ne l'a pas cru dans Soulanges, Vaudreuil et Sorel. En d'autres endroits, ces mensonges ont suffi pour ameuter l'opinion publique. DES HONNEURS, J'EN EUS, MAIS LE NOMBRE DE CEUX QUE J'AI REFUSES EST ENCORE BEAUCOUP PLUS CONSIDERABLE ET ON LE SAURA UN JOUR.

### Les créchards

Au cours de la bataille électorale l'an dernier, et avant, les conservateurs et surtout les nationalistes nous accusaient d'être des créchards.

Mais depuis que nous ne sommes plus au pouvoir, est-ce que la race en est éteinte? Non, assurément non, car le diable dans sa ronde quotidienne qu'il fait sur cette terre n'en a jamais tant rencontrés que depuis cette date.

Sir Wilfrid affirme qu'il est Canadien simplement et que ce titre dont il est fier plus que de tout autre, on ne peut le lui enlever. Je suis venu ici aujourd'hui, dit le vénéré chef libéral, pour deux choses. Pour remercier d'abord mes amis les électeurs du comté de Soulanges de l'honneur qu'ils m'ont fait en m'élisant leur représentant et ensuite traiter quelque peu des choses de la politique de notre pays.

### La prospérité depuis 1896

En juin 1896, le peuple du Canada me confiait la lourde tâche d'orienter ses destinées. Le seul témoignage d'approbation que je cherche maintenant c'est que si une seule famille du pays a pu devenir heureuse du fait de mon administration depuis cette date, j'en serai heureux. Et ce ne sont pas par centaines, par milliers, par centaines de milliers qu'ils se comptent les foyers devenus heureux et à l'aise depuis 1896; ils sont par millions et c'est toute la récompense que je désire.

### Les attaques de M. Bourassa

Je me rappelle qu'en 1896, lorsque j'eus pris les rênes du gouvernement, il nous arriva à Ottawa deux jeunes hommes de talent. J'ai toujours été attiré par le talent; et quand je formai mon cabinet en 1896, je choisis tous les hommes les plus forts de toutes les provinces.

Ces deux jeunes hommes de talent qui firent leur apparition sur le parquet de la Chambre des Communes étaient M. Bourassa et M. Lemieux. M. Bourassa était mon ami politique alors et je fondais sur lui de grandes espérances, mais je dois dire que ces espérances ont bien mal tourné.

M. Lemieux est demeuré à mes côtés et il a conquis beaucoup d'honneur, dont le plus grand est celui d'avoir été injurié tous les jours dans les colonnes du journal "Le Devoir."

Nous n'avons pu faire bon ménage longtemps, M. Bourassa et moi. C'est que M. Bourassa est un réactionnaire et moi, je suis un progressiste.

Comme vous le savez, nous avons été tenir une assemblée à Marieville, il y a aujourd'hui huit jours. M. Bourassa en a parlé dans son journal. Vous savez, il est toujours jeune lui et aussi plein de pétulance. La dernière fois que je l'ai vu, j'ai remarqué que sa tête commençait à blanchir; et je me suis dit: Quel malheur qu'il ne soit pas entré dans cette tête des pensées nobles et de haute conception politique.

M. Bourassa a donc dit que j'avais parlé de la vieille question de la marine. Oui, c'est vrai; j'en ai parlé et j'en parlerai encore. Les conservateurs et les nationalistes qui en parlaient tant, il y a un an, de cette question, commencent à trouver que nous en parlons trop maintenant. Les ministres, MM. Monk, Pelletier et Nantel, disent lorsque nous faisons allusion à la question de la marine: "SEIGNEUR, ELOIGNEZ DE NOUS CE CALICE." Mais, ne craignez rien, nous ne nous laisserons pas prendre à ce piège grossier.

Je parlerai donc de la question de la marine, dussè-je braver la colère des nationalistes.

### La Marine

Si l'on consulte l'histoire du pays, je remarque qu'à chaque époque où l'on a inauguré une politique nouvelle dans le pays, certains hommes ont fait appel aux préjugés. Il en a été de même en 1852, sous le ministère Hincks, en 1862 sous le ministère Macdonald, et en 1872 sous Cartier. C'est que l'on oublie que les gouvernements sont obligés de faire face à de nouveaux besoins.

Sir Wilfrid nie carrément ce que dit M. Bourassa au sujet de l'assemblée de Marieville. Il n'a qu'un langage. Il se mépriserait s'il en était autrement et lorsque je parle, déclare-t-il, je ne regarde pas si cela fait plaisir ou non à ceux qui me font l'honneur de m'écouter.

Sir Wilfrid cite alors l'article de M. Bourassa disant que l'ex-premier ministre a signé une convention secrète à Londres avec les ministres anglais. Par cette convention secrète, le gouvernement canadien s'engageait, en cas de guerre, à laisser l'Amirauté mettre la main sur les vaisseaux canadiens pour les envoyer devant l'ennemi aussitôt qu'ils sortiraient des eaux canadiennes, ne fusse que pour y prendre du charbon.

J'ai été, dit Sir Wilfrid, quatre fois à Londres, en 1897, 1905, 1907, 1911, et je n'ai jamais signé de convention secrète. M. Bourassa fait là une assertion dans laquelle il n'y a pas l'ombre d'une vérité. D'ailleurs, tous savent que M. Bourassa a la spécialité des ASSERTIONS HASARDEES.

Nous nous rappelons bien qu'en février 1910, M. Bourassa inventa la fameuse conspiration Laurier-Grey-Borden, organisée pour tromper tout le pays et qui devait être une source de maux. Nous ne répondîmes à M. Bourassa sur ce sujet parce que c'était simplement ridicule. Il n'y avait que lui pour inventer des choses comme celle-là. Il dépensa beaucoup d'encre. Nous le laissâmes faire et cela devint si ridicule qu'il n'osa plus en parler lui-même.

Je vais dire maintenant une chose à M. Bourassa. Qu'il aille à Londres, au Foreign Office, au Colonial Office, à l'Amirauté, ou ailleurs, et qu'il demande une copie de cette fameuse convention secrète, pour nous prouver qu'elle existe ailleurs que dans son imagination. Bien plus, s'il désire l'avoir plus vite, qu'il écrive à son ministre de la guerre, Sam Hughes, qui ne demandera pas mieux que d'aller chercher ce fameux écrit, pour lui rendre service. Et alors, s'il existe une telle convention, l'affaire tournera à ma confusion. Mais je crois que M. Bourassa ne fera pas tant de recherches. Il sait fort bien le nom de celui qui sera confus.

Après douze mois de pouvoir, Sir Wilfrid trouve étrange que l'on n'ait pas encore rappelé la loi de la marine. MM. Monk, Pelletier et Nantel l'avaient pourtant bien promis. Mais pour eux, il y a loin de faire une promesse à la mettre à exécution.

M. Borden et ses collègues sont arrivés au pouvoir en faisant appel aux préjugés des deux partis extrémistes de la nation. Les nationalistes et leurs congénaires jingoes.

Les nationalistes ne voulaient pas de marine, les impérialistes et les jingoes en voulaient une grosse. Le projet proposé par le gouvernement, à mon avis, était plus rationnel. Ce que nous voulions donner au pays, c'était une marine toujours sous le contrôle du gouvernement canadien.

Sir Wilfrid déclare qu'il n'y aurait rien de plus dégradant pour un homme représentant son pays que de signer des conventions secrètes. Il demande qu'on le juge sur ses actes et rien de plus.

Je ne veux prendre, continue Sir Wilfrid, aucune position maintenant sur la question de la marine avant que M. Borden ait énoncé sa politique.

Le chef actuel du gouvernement est à se consulter avec ses collègues maintenant. Après le 21 septembre, il prit l'avis de ses ministres et décida d'aller demander l'avis de l'Amirauté. A l'heure actuelle, il a l'avis de l'Amirauté et il lui faut encore l'avis de ses collègues.

C'est ce qu'il a déclaré aux journalistes qui lui ont posé des questions en arrivant au pays.

### La question fiscale

Sir Wilfrid traite ensuite de la question fiscale.

Le Canada produit à l'heure actuelle plus de trois cents millions de boisseaux de blé. C'est une récolte immense que le peuple canadien ne peut consommer. Même je dirai que si toutes les personnes qui habitent le Canada se mettaient à table et mangeaient du pain pendant un an, elles ne pourraient consommer plus de cinquante millions de boisseaux ou environ la sixième partie de cette récolte. Il nous faut donc exporter ou envoyer à d'autres pays le reste de cette récolte de blé qui chaque année fait notre orgueil. L'Angleterre qui était autrefois une bonne cliente pour nous ne peut plus suffire, car le nombre des terres que l'on cultive dans l'Ouest augmente de jour en jour. Mon ami, M. Lemieux, a touché cette question à Marieville et les journaux tories l'ont accusé de vouloir diviser l'Ouest et l'Est. Ces journaux ont tort. Ce qu'ils disent se résume à ceci: c'est que les fermiers de l'Ouest ont tort de demander des plus grands marchés pour leurs produits.

Ce n'est pas cela: tout homme sérieux ayant étudié l'économie politique qui viendrait au pays et verrait la situation faite aux cultivateurs de l'Ouest, dira qu'il faut faire droit aux demandes de l'Ouest.

Les conservateurs trouvent qu'ils ont beaucoup à faire. En effet ils ont beaucoup d'ouvrage, même assez pour s'employer en accomplissant leurs promesses, et croyez-moi, s'ils ne le font pas, nous allons les tenir le nez sur la tâche jusqu'à ce que le peuple voit qu'ils sont incapables et les congédie.

Un mot et j'ai fini: On vous a dit tout à l'heure que je n'étais plus jeune. C'est vrai, mais j'ai encore bon pied, bon oeil et même bon bec, et je puis me défendre.

A toutes les fois que j'ai demandé à mes collègues de la Chambre de choisir un chef plus jeune, il n'ont pas voulu. Ils m'ont répondu: C'est vous que nous voulons pour notre chef. Mais, je ne puis compter sur un lendemain, je puis manquer d'un moment à l'autre, mais lorsque je mourrai, on dira, mes adversaires politiques diront en voyant ma tombe: ici dort un homme qui n'a eu en vue durant toute sa longue carrière politique que l'intérêt de son pays.

A ce moment, un électeur anglais cria: "A few words in english, Sir Wilfrid".

Le chef libéral se rendit de bonne grâce à cette demande, et pendant quelques minutes, s'adressant à cet électeur, il lui dit:

"Je sais que vous avez compris parfaitement tout ce que j'ai dit, mais vous voulez entendre parler la langue que vous avez entendue sur les genoux de votre mère. Je ne sais rien de plus doux à l'oreille que la langue maternelle et je vais vous parler en cette langue, car je suis content de vous le dire, c'est votre droit. Le chef libéral déclara qu'il espérait que lorsque de nouvelles élections auraient lieu, tous les Canadiens voteraient en faveur de sa politique.

Et il reprit son siège au milieu d'une ovation comme jamais n'en a reçu un chef de parti dans une assemblée à la campagne.

### MAUVAIS PATRON

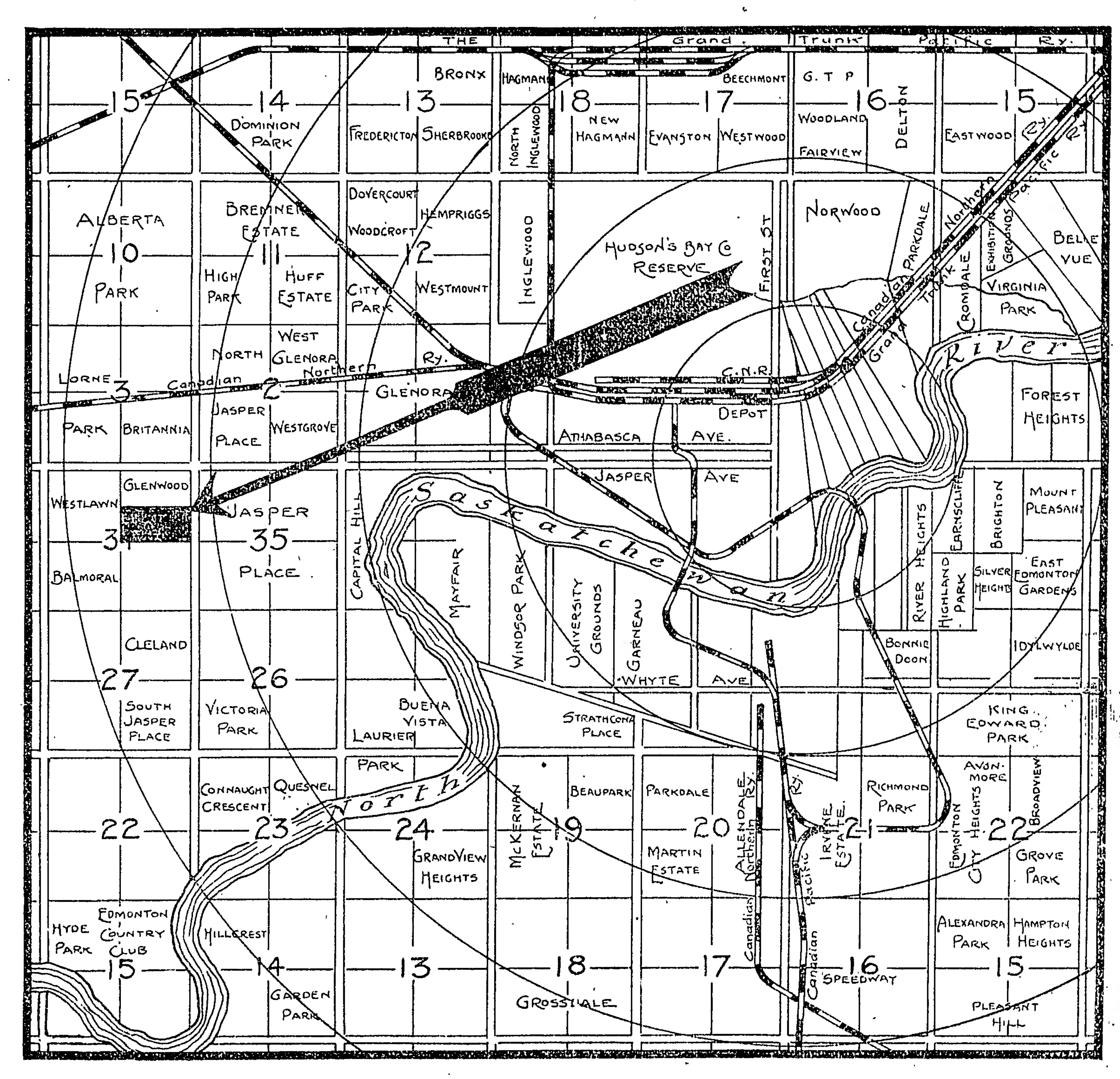
—Que fais-tu maintenant?

—J'ai accepté une position comme commis à l'épicerie de L....

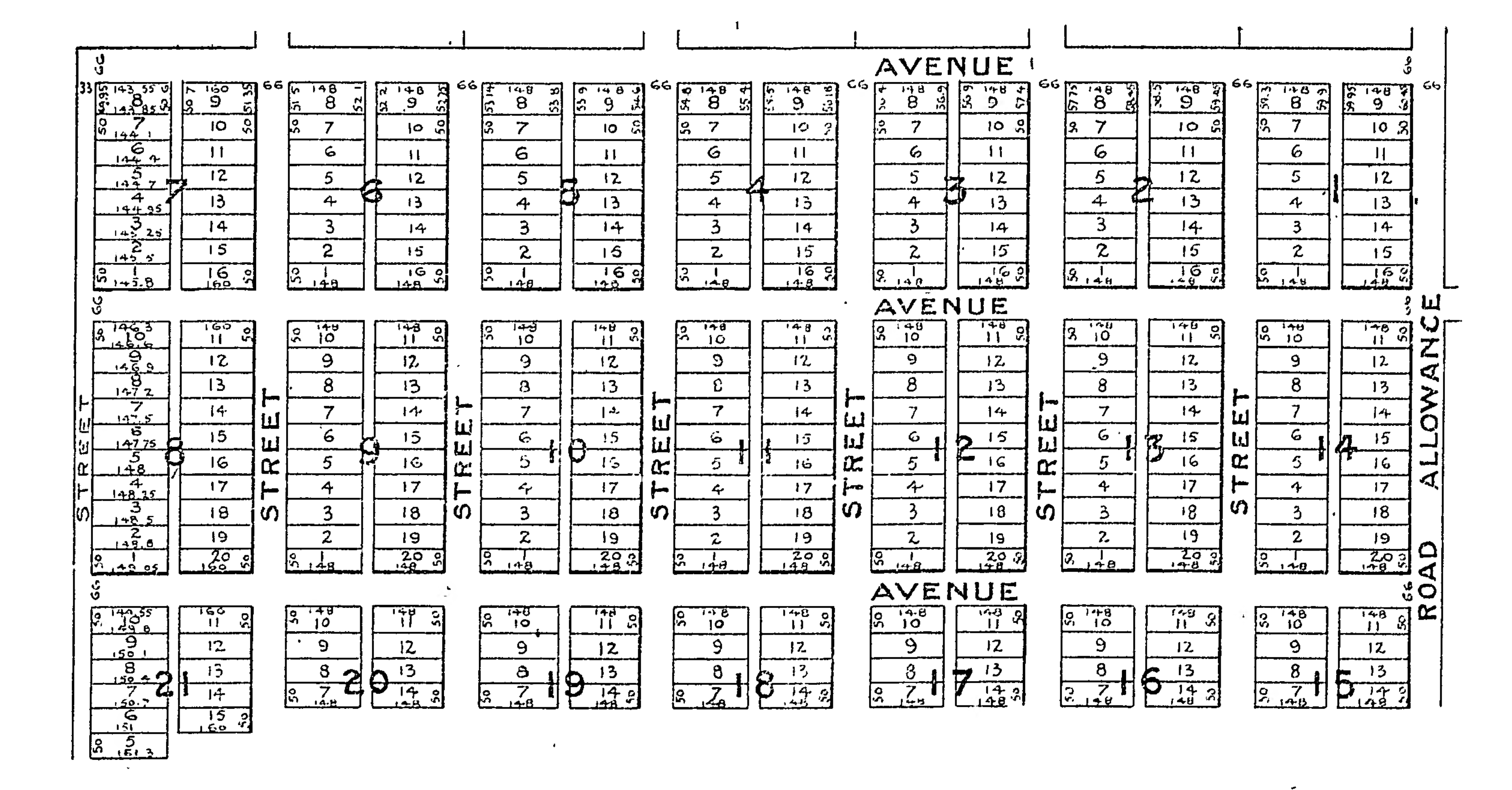
—C'est un mauvais patron. Il change de commis aussi souvent qu'il change de chemise. Il ne te gardera pas plus longtemps que trois mois.

# DUFFERIN PLACE

## Seulement que 311 lots à vendre à des prix qui peuvent être comparés avec les terrains avoisinants




Je ne vends que de bons terrains
Je vends ou les gens achetent




## Prix et Termes Spéciaux

### a ceux qui n'acheteront pas moins de cinq lots

**BLOC 1.**

Lots 1 and 2, $1,425.
Lots 3, 4, 5, 6, $675 chacun.
Lots 7, 8, $1,425.
Lots 9, 10, $1,450.
Lots 11, 12, 13, 14, $700 cha.
Lots 15, 16, $1,450.

**BLOC 2.**

Lots 1 et 2, $1,350.
Lots 3, 4, 5, 6, $650 chacun.
Lots 7 et 8, $1,350.
Lots 9 et 10, $1,425.
Lots 11, 12, 13, 14, $675 cha.
Lots 15 et 16, $1,425.

**BLOC 3.**

Lots 1 et 2, $1,325.
Lots 3, 4, 5, 6, $625 chacun.
Lots 7 et 8, $1,325.
Lots 9 et 10, $1,350.
Lots 11, 12, 13, 14, $650 cha.
Lots 15 et 16, $1,350.

**BLOC 4.**

Lots 1 et 2, $1,300.
Lots 3, 4, 5, 6, $600 chacun.
Lots 7 et 8, $1,300.
Lots 9 et 10, $1,325.
Lots 11, 12, 13, 14, $625 cha.
Lots 15 et 16, $1,325.

**BLOC 5.**

Lots 1 et 2, $1,250.
Lots 3, 4, 5, 6, $575 chacun.
Lots 7 et 8, $1,250.
Lots 9 et 10, $1,300.
Lots 11, 12, 13, 14, $600 cha.
Lots 15 et 16, $1,300.

**BLOC 6.**

Lots 1 et 2, $1,200.
Lots 3, 4, 5, 6, $550 chacun.
Lots 7 et 8, $1,200.
Lots 9 et 10, $1,250.
Lots 11, 12, 13, 14, $575 cha.
Lots 16 et 16, $1,250.

**BLOC 7.**

Lots 1 et 2, $1,150.
Lots 3, 4, 5, 6, $525 chacun.
Lots 7 et 8, $1,150.
Lots 9 et 10, $1,200.
Lots 11, 12, 13, 14, $550 cha.
Lots 15 et 16, $1,200.

**BLOC 8.**

Lots 1 et 2, $1,150.
Lots 3 a 8, $525 chacun.
Lots 11 et 12, $1,200 chacun.
Lots 13 a 18, $550 chacun.
Lots 19 et 20, $1,200.

**BLOC 9.**

Lots 1 et 2, $1,200.
Lots 3 a 8, $550 chacun.
Lots 9 et 10, $1,200.
Lots 11 et 12, $1,250.
Lots 13 a 18, $575 chacun.
Lots 19 et 20, $1,200.

**BLOC 10.**

Lots 1 et 2, $1,250.
Lots 3 a 8, $575 chacun.
Lots 9 et 10. $1,250.
Lots 11 et 12, $1,300.
Lots 13 a 18, $600 chacun.
Lots 19 et 20, $1,300.

**BLOC 11.**

Lots 1 et 2, $1,300.
Lots 3 a 8, $600 chacun.
Lots 9 et 10, $1,300.
Lots 11 et 12, $1,325.
Lots 13 a 18, $625 chacun.
Lots 19 et 20, $1,325.

**BLOC 12.**

Lots 1 et 2, $1,325.
Lots 3 a 8, $625 chacun.
Lots 9 et 10, $1,325.
Lots 11 et 12, $1,350.
Lots 13 a 18, $650 chacun.
Lots 19 et 20, $1,350.

**BLOC 13.**

Lots 1 et 2, $1,350.
Lots 3 a 8, $650 chacun.
Loas 9 et 10, $1,350.
Lots 11 et 12, $1,425.
Lots 13 a 18, $675 chacun.
Lots 19 et 20, $1,425.

**BLOC 14.**

Lots 1 et 2, $1,425.
Lots 3 a 8, $675 chacun.
Lots 9 et 10, $1,425.
Lots 11 et 12, $1,450.
Lots 13 a 18, $700 chacun.
Lots 19 et 20, $1,450.

**BLOC 15.**

Lots 7 et 8, $675 chacun.
Lots 8 et 9, $1,400.
Lots 11 et 12, $1,450.
Lots 13 et 14, $700 chacun.

**BLOC 16.**

Lots 7 et 8, $650 chacun.
Lots 9 et 10, $1,350.
Lots 11 et 12, $1,400.
Lots 13 et 14, $675 chacun.

**BLOC 17.**

Lots 7 et 8, $625 chacun.
Lots 9 et 10, $1,325.
Lots 11 et 12, $1,350.
Lots 13 et 14, $650 chacun.

**BLOC 18.**

Lots 7 et 8, $600 chacun
Lots 9 et 10, $1,300.
Lots 11 et 12, $1,325.
Lots 13 et 14, $625 chacun.

**BLOC 19.**

Lots 7 et 8, $575 chacun.
Lots 9 et 10, $1,250.
Lots 11 et 12, $1,300.
Lots 13 et 14, $600 chacun.

**BLOC 20.**

Lots 7 et 8, $550 chacun.
Lots 9 et 10, $1,200.
Lots 11 et 12, $1,250.
Lots 13 et 14, $575 chacun.

**BLOC 21.**

Lots 5, 6, 7, 8, $525 chacun.
Lots 9 et 10, $1,150 chacun.
Lots 11 et 12, $1,200.
Lots 13, 14, 15, $550 chacun.

TERMES: 1-3 COMPTANT, BALANCE 6 ET 12 MOIS A 7 POUR CENT.

# L. ARSENAULT

## Courtier d'Immeuble

**Autrefois du bureau des terres du gouvernement**

Phone
6713

**Seul Agent**

Bureau:
Coin Jasper et Premiere

# CHRONIQUE LOCALE

M. T. Raymond, avec son neveu, M. X. Poissant, nous est revenu de son voyage dans la province de Québec et l'Est des Etats-Unis.

Il a rencontré plusieurs lecteurs du "Courrier de l'Ouest," lesquels s'intéressent beaucoup aux nouvelles qui leur arrivent de notre province.

Vers le printemps, un fort contingent de nos compatriotes de là-bas viendra s'établir dans le district d'Edmonton, Alberta.

* * *

M. A. P. Godin, de Wabiska, Alta, est parti pour plusieurs semaines dans la province de Québec. M. Godin est accompagné du Docteur Olivier.

* * *

M. J. Bélanger est de retour d'un voyage de plusieurs mois passés dans sa famille dans la province de Québec.

* * *

M. Louis Dupont, entrepreneur, 222 rue Carey, est parti hier pour un voyage dans l'Est et les Etats-Unis. La santé de M. Dupont n'ayant pas été très bonne ces jours derniers, ce voyage lui sera profitable pour cette raison.

* * *

Nous avons eu, cette semaine, la visite de M. Alex. Mahé, colon et marchand à Dennisville, Alta.

Il nous confirme la nouvelle qui nous était déjà parvenue, au sujet de l'abondante moisson qui réjouit cette année les colons du lac St-Vincent.

M. Mahé est bien rétabli d'une longue maladie, après avoir été sous les soins des docteurs Charlebois et Blais.

* * *

Nous avons rencontré avec plaisir M. Thibaudeau, marchand à St-Paul des Métis, qui a passé une couple de jours à Edmonton.

Les battages sont commencés dans sa région et donneront un très bon résultat.

* * *

Le Rév. P. Giroux, O.M.I., est arrivé à Edmonton, retour d'un voyage à Grouard. Il passera la semaine à Edmonton.

On pourra le voir à l'hôtel Richelieu ou, le soir, à la Mission Catholique.

* * *

M. D. Tessier et sa fille, Mlle G...ella, sont de retour de leur voyage à Vancouver et à Seattle.

* * *

Mme L. Arsenault, partie depuis trois semaines pour Vancouver Victoria et Seattle, est revenue tout enchantée de ce voyage.

* * *

Un malheur est arrivé dans le voisinage de Grouard, la semaine dernière.

M. A. Vandette, agent d'immeubles à Edmonton, étant en tour de chasse, son fusil partit accidentellement, causant la mort du malheureux chasseur.

* * *

A Edmonton, la population apprend avec plaisir que les travaux sont commencés en rapport avec la construction du chemin de fer ... de Benderheim à la ville de ... en passant au nord du lac Whitford et par Duvernay. La compagnie se propose de parachever vingt-cinq milles de terrassement dès cet automne.

Edmonton s'intéresse à tous les chemins de fer qui y convergent.

# NOUVELLES REGIONALES

### CHAUVIN

Mercredi dernier, nombreuse et agréable veillée chez M. André Poirier, qui vient justement d'emménager dans sa nouvelle et somptueuse résidence.

Environ cent personnes, tant anglaises que françaises ou canadiennes, étaient venues des alentours.

Le meilleur entrain n'a cessé de régner, jusqu'à l'aurore, alors que l'on vit avec regret que tout plaisir prend fin.

On dansa dans l'ancienne résidence transformée en salle de bal; tandis que les autres amusements, comme le jeu de cartes, eurent lieu dans la nouvelle.

Sur les minuit, un excellent goûter, après quoi Mlle Aurore Lambert gratifia les hôtes d'une couple de chansons bien appropriées et bien applaudies.

M. Alphée Nadeau, de Saskatchewan, est à Chauvin, en voyage d'affaires, pour quelques jours.

M. Alf. Slous, de Toronto, est à décharger les effets apportés avec lui. Sa terre est à quatre milles du village. C'est là qu'il se rend avec sa famille.

Notre hôtel sera probablement achevé pour le quatre octobre, date de l'exposition.

M. Surette, de Middletown, Conn. est en promenade chez son frère, M. Edouard Surette, de Chauvin.

### RIEN A FAIRE

—Que fait Smith, maintenant?

—Il voyage avec un cirque.

—Ouvrage dangereux, n'est-ce pas?

—Non! il n'a rien à faire qu'à se passer la tête dans la gueule d'un lion deux fois par jour?

### TRES CHARITABLE

Margot.—Le jeune lieutenant Fortier ne m'a jamais courtisé, il est vrai, mais hier soir il a dansé quatre fois avec moi.

Louise.—Oh! mais, c'était un bal de charité, rappelle-toi!

## AU BUREAU DE LA SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA LIMITE, 224 JASPER E.

Liste des personnes qui ont fait visite au bureau, entre les 7 et 21 septembre:

A. Ringuette, Porcupine, Ont.
J. Boissonneault, Porcupine, O.
Jos. Dorval, Lamoureux, Alta.
Wilf. Cloutier, Lafond, Alta.
Jos. Archambeault, St-Gabriel de Brandon, Qué.
Horace Cartier, Yamaska, Qué.
C. Lachaîneire, ville.
Jules Savard, Rivière du Loup, Québec.
J. P. Gascon, Terrebonne, Qué.
P. E. Lessard, ville.
J. O. Pilon, ville.
Harmel Gauthier, St-Paul des Métis.
J. Bacon, Montréal.
Thos. Bilodeau, St-Vincent, Alta
C. Anderson, ville.
Alcide Bérubé, Beaumont.
M. C. Pelletier, ville.
Dr E. G. Dagenais, Montréal.
G. A. Dion, ville.
Oscar Lanctôt, Montréal.
J. E. Côté, ville.
E. Banville, Rimouski,
Robert Picard, ville.
Laurier Picard, ville.
J. A. Picard, ville.
M. et Mme Pegorari, Montbéliard, France.
Robert Louis, Montbéliard, France
Dupuis, George, Brouage, France.
J. Grandmaison, ville.
Louis Rocher, Paris, France.
F. Boileau, Duvernay, Alta.
Paul Mauvier, ville.
P. Provost, Legal, Alta.
Alex. Boffy, ville.
L. Devin, ville.
J. L. Rousseau, Nicolet, Qué.
J. A. Morin, Montréal.
J. B. Poilvé, Lac St-Vincent.
Jules Sauxenot, Lac St-Vincent.
D. H. Morin, ville.
A. Parineau, ville.
J. H. R. Naubert, Montréal.
J. A. Milot, Waterbury, Conn.
Emile Turgeon, Beaumont.
Jules Savard, Lamoureux.
E. A. Wadley, Hudson Hope, BC.
G. Pepin, ville.
Edmond Etienne, Sudbury, Ont.
Pierre Gouin, ville.
Armand Dubalde, ville.
Roux, François, ville.
Romano, André, ville.
J. A. Breton, Beauceville, Qué.
Jos. Grenier, Gravelbourg, Sask
Alfred Laferté, Copeville, Alta
Jérôme Bédard, Cartwright, Ont
D. Coulombe, Legal.
G. Huot, Québec.
P. B. Rouillard, Québec.
Ls. Benoit, Claremont, N.H.
Paul Catellier, ville.
Henri Charbonneau, Montréal.
Jos. Toussaint, Montréal.
Ls. Jos. Hétu, Montréal.
Jos. Vermette, Montréal.
Aldéric Allard, Courcelles, Qué.
Frs. Roy, Vonda.
M. et Mme H. G. Lefebvre, So. Hanson, Mass.
A. E. Leblanc, So. Hanson, Mass.
J. Potvin, Causapscal, Qué.
J. A. Breton, Montréal.
W. O. Innis, Lindsay, Ont.
L. Brown, Valleyfied, Qué.
... Hervieux, Van Buren, Me.
M. et Mme A. Accarias, Burleau, Algérie, et 5 enfants.
J. Albert LaRue, Québec.
Chs. Henry LaRue, Québec.
M. et Mme Aug. Fogue, Paris.
C. E. Barry, ville.
E. Tisserand, Clover Bar.
L. Nicolas, Clover Bar.
P. J. Smith, ville.
James Flibotte, Tête Jaune Cache.
S. Babin, Tête Jaune Cache.
J. Landry, New Carlisle, Qué.
J. Tremblay, Edmonton.
A. Mercier, Duvernay.
D. Lamoureux, Lamoureux, Alta
D. Quesnel, ville.
E. Hétu, Ville.
P. Gouin, ville.
Z. Leduc, Beaumont.
John Gionet, Spokane, Wash.
E. B. Benedict, Valleyford, Wash
Raoul Deschênes, Rimouski, Q.
A. Lamothe, St-Paul des Métis.
T. Toupin, ville.
J. B. Guichard, St-Etienne, France.
M. Streige, Paris, France.
Léon Bureau, Paris.
M. et Mme A. Dussiez, Charlotte, Sask.
Arnauld Plaquin, Thérien, Alta.
M. et Mme Nap. Brosseau, Courcelles, Qué.
J. B. Côté, Morinville.
D. Quesnel, North Edmonton.
Z. Leduc, Valleyfield, Qué.
Rév. Père Cazonet, O.M.I., ville.
J. B. Beaulieu, Edmonton.
Pierre Michaud, Dennisville.
D. Girard, Ellersly, Alta.
Jos. Girard, Montréal.
L. Simard, Montréal.
L'abbé R. Guertin, ptre curé, St-Vincent, Alta.
L. B. Leduc, Ptre curé, Brosseau, Alta.
L'abbé A. Gauthier, ptre curé, Beaumont, Alta.
P. C. Chalifoux, Beaumont.
J. G. Dandurand, Valleyfield, Q.
Frs. Lebreux, ville.
James Manion, Chester, Eng.
Chs. Wilkins, Ambrose.
P. E. Peshette, ville.
H. Dourange, Aveyron, France.
Jos. Dubois, St-Tite, Qué.
Edouard Véroneau Woonsocket, R.I.
Louis Nap. DesPins, Brosseau, Alta.
H. Gauthier, St-Paul des Métis.
A. E. Gagnon, Morinville.
J. L. Rousseau, Saskatoon, Sask
C. H. Russell, ville.
H. B. Russell, ville.
Dr Jos. Chas. Hardy, Brosseau, Alta.
Frank LeBreux, ville.
Mlle Marg. Meurin, Chauvin, Alta.
A. Polin, ville.
Wilfrid Gariépy, ville.
A. Lefort, ville.
L. E. Giroux, Ville.
W. S. Newton, Rochester, N.Y.

# NOUVELLES

## LES RECOLTES EN PROVINCE DE QUEBEC

Montréal, 26 — La condition des récoltes, dans la province de Québec, c'est quelque chose de lamentable. De la pluie, de la brume, de la pluie, de la brume, et encore de la pluie.

La récolte des pommes de terre est perdue, pourrie dans la terre.

C'est désolant pour les pauvres gens qui vont les payer plus cher, puisqu'on devra en importer des provinces maritimes.

Le maïs ne mûrira pas.

Il y aura cependant une abondante moisson de betteraves, de carottes et de navets.

Dans le district de St-Hyacinthe, les cultivateurs éprouvent de la difficulté à couper leur grain, qui sera de qualité inférieure.

A Chicoutimi, on craint que la moitié de la récolte ne reste sur le champ; le grain n'est pas encore mûr, et il y a eu une forte gelée.

Cet état de chose, dans l'Est, démontre aux fermiers de l'Ouest qu'ils ne sont pas les plus mal partagés, après tout.

## UN EMPOISONNEUR PUBLIC ARRETE

Montréal, 22 — Après quatre séance, un jury de la cour du coroner a rendu son verdict cet après-midi, relativement à la mort de ces onze immigrants décédés dans des circonstances étranges après avoir bu de l'alcool frelaté. Ce jury a tenu Georges Zimmerman, No 41 Saint-Urbain, criminellement responsable de la mort de ces cinq victimes.

Le docteur Saint-Georges, analyste, a déclaré dans son rapport, que la bouteille trouvée sur une des victimes, à l'hôpital Général, contenait en très grande partie de l'alcool méthylique. De plus, l'estomac de cette victime, Nicolaï Grunda, ainsi que celui du défunt Starzuck, contenaient de l'alcool de la même espèce.

Le rapport des docteurs MacTaggart et C. Dugas conclut qu'au moins cinq des victimes sont mortes empoisonnées, et ajoute que l'empoisonnement n'est pas exclus dans les autres cas.

Le docteur Saint-Georges n'a pu arriver à une conclusion positive, non plus dans plusieurs cas à cause de la décomposition des viscères des victimes.

Georges Zimmerman contre qui plusieurs témoins ont rendu témoignage aux séances précédentes, a déclaré qu'il n'avait pas mis de poison dans le breuvage qu'il a donné à Morris ainsi qu'à d'autres, mais que c'était de l'eau ou du ginger ale.

M. Trefflé Bellemare qui est devenu presque aveugle pour avoir bu de la boisson a reconnu que ce breuvage lui avait été vendu par un nommé Lipson, épicier de la rue Saint-Georges.

Bella-Houra et sa femme ainsi que plusieurs autres personnes ont rendu témoignage mais sans éclaircir davantage cette malheureuse affaire.

Zimmerman a été mis en état d'arrestation et son procès aura lieu la semaine prochaine.

## L'ELEVAGE DU BETAIL

Ottawa, 22 — Une commission pour étudier la méthode de l'élevage du bétail dans l'Ouest et les différends entre éleveurs et homesteaders a été nommée par le gouvernement. Les commissaires sont MM. C. H. Graham, de Winnipeg, E. E. Taylor, de Calgary, et G. H. Pope, de Winnipeg.

## CE QUE FERA LA FRANCE

Paris, 22 — En vertu d'une entente signée récemment entre la France, l'Angleterre et la Russie la Russie, la France doit concentrer toutes ses forces navales dans la Méditerranée, laissant à l'Angleterre et à la Russie le soin de garder la mer du Nord, le détroit du Pas de Calais et les côtes françaises sur l'Atlantique.

Il a été également convenu qu'en cas d'une guerre européenne, le détroit du Pas de Calais serait fermé à tous les navires autres que ceux de la France, de l'Angleterre et de leurs alliés.

On ferait cependant exception pour les bateaux de commerce battant pavillon neutre.

## C'ETAIT POUR RIRE

Montréal, 22 — Une jeune fille nommée Leblanc, passant, hier soir, à l'angle des rues Roy et Sanguinet, avec quelques compagnes, lorsqu'elle eut la malheureuse idée de s'emparer d'un de ces fanaux rouges que l'on met dans les rues où il y a des excavations, pour indiquer qu'il y a danger.

Comme la jeune fille arrivait à l'angle des rues Cadieux et Roy, elle rencontra le constable Trudel, du poste No 12, qui lui demanda poliment où elle avait pris la lanterne.

"Ce n'est pas de votre affaire," répondit-elle.

Cela lui a valu d'être conduite au poste. Ce matin, le magistrat Lafontaine allait la condamner à 8 jours de prison, la sentence était même déjà prononcée, lorsque la prévenue s'écria: "Mais, votre honneur, je plaide non-coupable. Mon intention n'était pas de voler le fanal, mais simplement de m'amuser. D'ailleurs j'allais le reporter où je l'avais pris quand le constable m'a arrêtée."

Le procès aura lieu demain.

## MARIAGE DONNELLY-DUPONT

Mardi matin, à 9 heures, avait lieu à l'église de l'Immaculée Conception, de la paroisse de l'Est, le mariage de Mlle Laura Dupont, fille de M. Louis Dupont, entrepreneur, 222 rue Carey, à M. Patrick Donnelly, de la Cie Pintosch Compressing. Le Rév. Père Ouellette officiait.

Après avoir visité le "Greater Edmonton," l'heureux couple, ainsi que les parents et les amis intimes des nouveaux mariés se rendaient chez les parents de la mariée pour prendre un somptueux déjeuner.

La mariée était charmante dans un joli costume de satin blanc, portant un voile, costume orange et garni de perles. Elle portait un bouquet de roses blanches et de fougères.

La fille d'honneur, Mlle Agnès Donnelly, soeur de la mariée, portait une robe de satin bleu pâle et un bouquet d'oeillets et fougères.

M. Wm. Dupont servait de père au marié.

Le toast au marié a été proposé par le Rév. P. Ouellette avec quelques bonnes remarques auxquelles le marié a répondu en termes choisis.

Les nouveaux mariés sont partis dans l'après-midi par le C. P. R. pour Calgary, et visiteront Mitchell, Ont., l'ancienne demeure du marié, Montréal, Buffalo, New-York et autres points principaux de l'Est.

Leur voyage durera environ deux mois, et ils demeureront à Edmonton à leur retour parmi nous.

Nos meilleurs souhaits.

—Communiqué.



